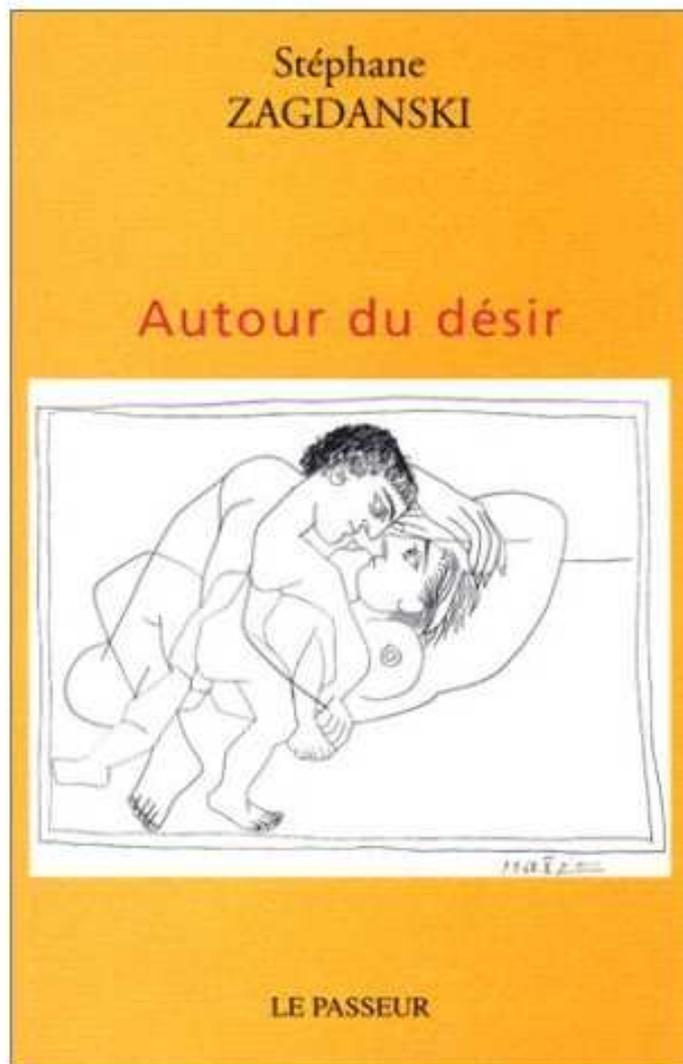


Dialogues du désir



Stéphane Zagdanski

Quatrième de couverture

Quelle est la vitesse du désir en plein vol ?

Qui désire comment, et pourquoi ?

Le désir a-t-il un sexe ?

Quelle langue parle le désir ?

Peut-on feindre le désir ?

Y a-t-il autant de désirs que de catégories d'anges ?

Le désir a-t-il une âme ?

Le désir est-il un art ?

Combien de grammes de désir peuvent tenir dans une cartouche d'encre
?

Peut-on rire du désir ?

Peut-on rire de désir ?

Existe-t-il des désirs indésirables ?

Quelle est la couleur du désir ?

Le désir naît-il au hasard ?

Un coup de dés peut-il abolir le désir ?

Quelle est la température d'ébullition du désir ?

Le désir est-il subversif ?

Le désir est-il contagieux ?

Le désir est-il soluble dans le plaisir ?

Le désir est-il vraiment composé d'aise et de rire ?

S. Z.

« Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir. »

Chamfort, *Produits de la civilisation perfectionnée*

*Un homme et une femme ont une conversation d'amour.
Ils parlent de ce qui les passionnent : eux-mêmes, et l'art.
Entre deux dialogues, ils se taisent.
Ce n'est pas qu'ils n'ont rien à se dire:
Ils pensent.*

« ROBERT, *irrité*: Aucun homme encore n'a vécu sur cette terre, qui n'ait désiré posséder - je veux dire posséder dans la chair - la femme qu'il aime. C'est la loi de la nature.

RICHARD, *méprisant*: Que m'importe, à moi ? L'ai-je votée ? »
Joyce, *Les Exilés*

Les pleurs

- Pourquoi ne me le dis-tu pas ? Tu ne l'as jamais dit.

- Mais si ! bien sûr, bien des fois.

- Non ! jamais, en six ans. Presque jamais. Pas une seule fois les deux premières années.

- C'est pour cela que tu pleurais des nuits entières en gémissant: « J'aimerais tant qu'on me dise des choses merveilleuses... » ?

- Tu vois comme tu es méchant !

- Comme si je n'étais pas juste à côté de toi, comme si tu t'adressais à moi par-delà moi. Tu me donnais l'impression d'être un corps sans tain que tes mots traversaient pour rebondir sur le mur avant de revenir murmurer contre mon dos.

- Tu es insensible, tu es cruel. Tu évoques mes pleurs pour ne pas avoir à me le dire. Tout ce que tu trouvais à dire c'était, à ta manière ridicule, intransigeante, froide, orgueilleuse, puérule, figée: « Comment un seul corps peut-il produire autant de larmes ? » Exprès pour augmenter mes pleurs au lieu de les apaiser en me le disant.

- Ne pleure pas...

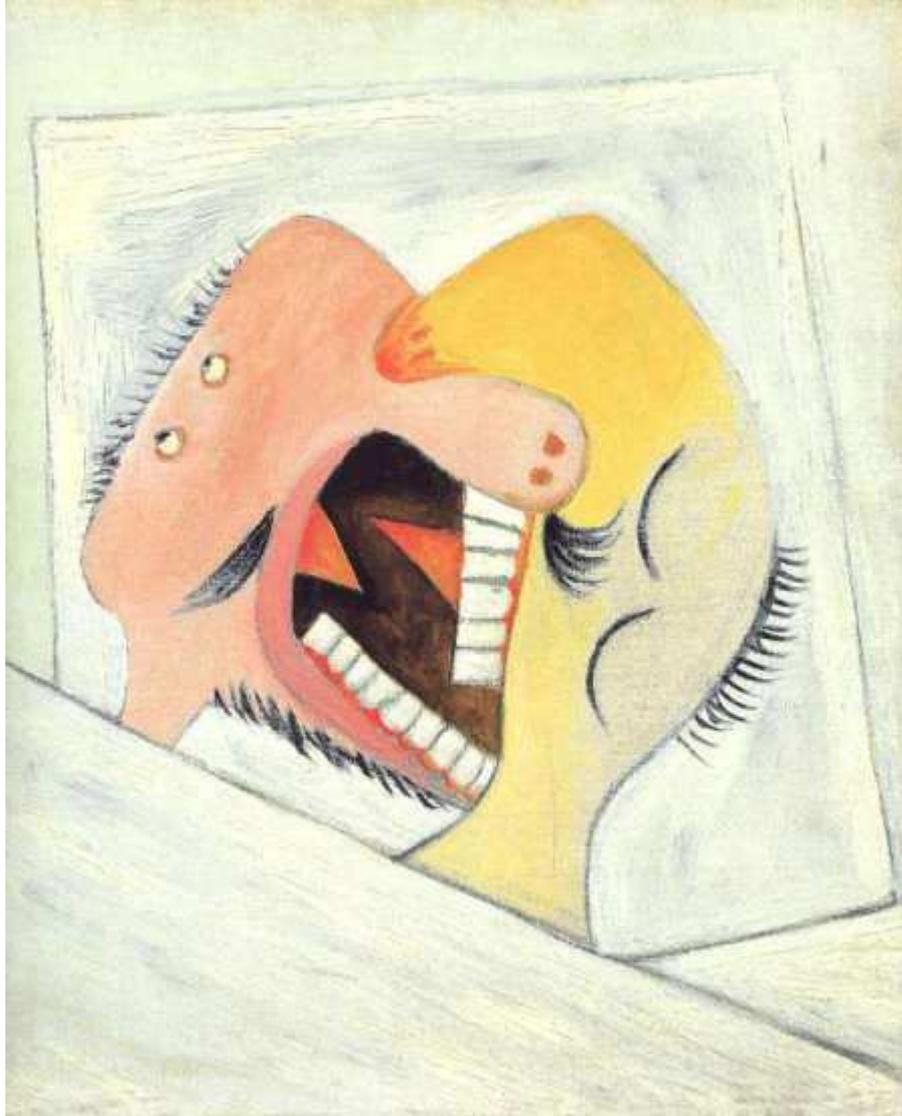
- Tu es d'une méchanceté si inflexible ! Tu n'aimes qu'elle, ta méchanceté.

- Allons, ne pleure pas, tu sais bien que c'est faux.

- Non ! c'est vrai.

- Ça commence bien.

L'air ailleurs



Le 12 janvier 1931, Picasso peint *Le Baiser*.

Une tête d'homme moustachu et barbu regarde vers le haut. Une tête de femme jaune ferme les yeux. Les deux têtes surgissent d'un drap et s'embrassent bouches ouvertes sur un oreiller carré. Leurs deux langues sont rouges et pointues, leurs rangées de dents s'opposent comme les pinces d'une tenaille.

A cette époque, ça va plutôt mal entre Olga et Picasso; il est déjà clandestinement avec Marie-Thérèse.

Une première chose qu'on peut dire du désir: il a le regard ailleurs.

Il y a un carré de l'amour, un oreiller dur de la chair, une carrure du couple, un carénage de la copulation dont le désir, manifestement, tend à sortir.

S'en sortir, c'est sa tendance.

Il existe un mot colossal d'Olga à Pablo: « Si tu me peins, je veux qu'on reconnaisse mon visage. »

Ça ne fait pas un pli: dans ce tableau (qu'il faudrait renommer *L'air ailleurs du Désir*, le Désir étant le personnage masculin), on reconnaît parfaitement le visage de poisson jaune et froid au nez enrhumé, grippé, agrippant, d'Olga.

On constate en outre qu'elle a déjà le dessous dans cette entre-dévoration aplatie.

Le Désir, lui, est au parfum; son large nez rose et ouvert balaie de son pinceau-moustache tous les possibles. « Il voit loin dans l'immensité des possibles », dit Baudelaire citant Diderot.

Le désir est le possible en soi, l'inachevé en action.

Le désir fait bouillonner la puissance jusqu'à la température de l'acte.

« Que tes oreilles écoutent ce qu'elles désirent. Que tes yeux voient ce qu'ils désirent. Que ton nez hume ce qu'il désire sentir. Que ta bouche exprime ce qu'elle aime dire. Que ton corps jouisse de ses aises. Que ta volonté réalise ce à quoi elle aspire. »

Lie-tseu, *Le Vrai classique du vide parfait*

La beauté

- Les rares fois où tu me dis des mots d'amour, c'est quand nous faisons l'amour, bien avant d'éjaculer. Tu vois ! tu rigoles ! tu sais que j'ai raison.

- Je ris parce que le dire en faisant l'amour ne signifie pas que ce n'est pas vrai. Au moins c'est senti. La sensation précède la proclamation, c'est souvent l'inverse, non ?

- Pourquoi ?

- D'habitude la déclamation colmate le néant de la sensation. « Rien qu'une forme pour combler un vide », dit Addie Bundren dans *Tandis que j'agonise*. Étant morte, elle sait de quoi elle parle.

- Sauf que tu n'es pas censé être mort !

- C'est précisément la raison pour laquelle je te dis souvent, au moment où je te pénètre : « J'aime sentir ton sexe autour de mon sexe. » Ce qui est très vrai. Tu n'aimes pas lorsque je te dis cela ?

- Tu sais bien...

- C'est ma manière de te dire que je t'aime. Il y en a d'autres.

- Tu n'en connais aucune autre.

- Fais-moi confiance, chérie, j'en connais mille autres.

- « Chérie », « ma beauté », « ma belle », toutes tes copines stupides y ont droit. Ça ne vaut rien dans ta bouche.

- Au contraire. Et puis « ma beauté » t'est réservée. « Ma belle » n'est qu'une formule d'appropriation, elle sert à adoucir le dialogue, c'est un réflexe de gentillesse captative. « Ma beauté », c'est différent. C'est une vérité d'ordre phénoménal.

- N'importe quoi !

- Cela signifie que t'aimer me rend beau. Ma propre splendeur réside dans la réflexion de l'amour que j'ai pour toi. Comme la lune fait écho à la lumière du soleil, comme tes joues réverbèrent mes paroles lorsque tu rosis sous le choc des choses que tu aimes entendre. Voilà, c'est aussi vrai de moi: tu es « ma beauté » parce que je me sens beau lorsque je te regarde m'entendre te le dire.

- Oooh !

- Tu vois, c'est quand tu souris comme cela que je t'aime. J'aime le silence sensuel de ton irradiation. Tiens ! ce n'est pas une déclaration ça ?

- Un peu vantarde, à ton habitude. Mais c'est vrai que tu es beau !

- Merci ma beauté.

La contagion



A l'époque du *Baiser*, Picasso est en pleine élaboration de la *Suite Vollard* (1930-1937). Le recueil de cent gravures, auquel appartient la série *L'Atelier du sculpteur*, se clôt par le *Faune dévoilant une femme* où Picasso, mélangeant l'encre et le sucre, expérimente une nouvelle sorte d'aquatinte.

Le désir est une morsure sucrée.

Gravures, eaux-fortes, sculptures, reflet de la sculpture à travers la morsure sucrée de la gravure et la sexualité morcelée de la peinture: autant de manières d'exprimer comme le désir est contagieux.

Car rien n'est plus désirable que quelqu'un qui désire.



Le jour où il peint le *Baiser*, Picasso peint aussi les *Figures au bord de la mer*. Le titre n'est pas de lui. Cette variation de baiser pourrait se nommer: *Couple pétrifié, désarticulé, désagrégé sous l'acidité du désir*.

« La réalité doit être transpercée », commente Picasso.

Le désir s'exprime naturellement par la peinture parce qu'il pense, il analyse, il fissure ce qui est amalgamé.

« Chez moi », dit Picasso, « un tableau est une somme de destructions. Je fais un tableau, ensuite je le détruis. Mais à la fin du compte rien n'est perdu; le rouge que j'ai enlevé d'une part se trouve quelque part ailleurs. »

Le désir est diabolique, c'est un acte de scission.

L'inverse de la peinture, l'image de synthèse, qui agglomère un ensemble de non-êtres en un tout virtuel, est aussi l'inverse du désir. C'est le monstre de Frankenstein contre la *Maja nue*.

La science contemporaine, fusionnant artificiellement ce qui est séparé - un ovule et un spermatozoïde, par exemple -, lutte de toute la force de sa déraison contre le désir.

Il n'y a pas de désir *in vitro*.

Contagieux, le désir porte l'inachèvement. Il contamine de son avidité tout ce qu'il touche. Son vide aspirant désachève tout ce qu'il traverse. Il doit porter son feu acide sur toute chose.

Le désir délite les membres, délie les langues, dilapide les objets.

Le désir véritable est désintéressé, il échappe au règne de la marchandise. Un radin aime trop la possession pour se laisser aller au désir.

Le désir est de l'ordre de la pure dépense.

Et le désir désolidarise les êtres. Son égoïsme fondamental ne s'arrange d'aucune communauté.

Il y a très peu de vrai désir dans une partouze.

La vraie partouze est dans le temps. Faire l'amour avec au moins trois femmes qui s'ignorent à des heures différentes de la même journée, est la preuve que lorsque le désir croise sa jouissance, le jour est en joie.

« Le vrai », écrit Hegel, « est l'orgie bachique; pas un membre qui ne soit ivre; mais puisque chaque membre dès qu'il se met à part se dissout par-là même, cette orgie est aussi repos transparent et serein. »

La partouze dans l'espace (des corps rassemblés dans la même pièce) n'est jamais joyeuse. D'abord, il ne faut pas d'autre homme que soi, dans une partouze. C'est un club privé absolu. Ensuite, les femmes jouissent peu en public: *sous le regard*, donc.

A de rares exceptions près, une femme ne jouit que démaquillée, c'est-à-dire lorsqu'elle s'ignore observée.

Un homme qui aime son désir ne jouit, au contraire, qu'en observant. Il est plus spontanément voyeur qu'exhibitionniste.

Le fait d'écrire ce qu'il a vu ne participe évidemment pas de l'exhibitionnisme, mais de la transmutation du désir en acte.

L'acte du désir n'est pas la jouissance (celle-ci est l'effet de celui-là), c'est l'écriture, qui peut s'exprimer aussi en peinture, comme l'a toujours affirmé Picasso.

« C'est ce qu'on entend par l'amour qui passe la compréhension: cet orgueil, ce désir furieux de cacher l'abjecte nudité que nous apportons au monde avec nous, que nous transportons avec nous dans les salles d'opération et que, avec un entêtement furieux, nous emportons avec nous dans la terre. »

Faulkner, *Tandis que j'agonise*

La première femme

- Où es-tu pendant que nous parlons ?
- Dans un train qui file vers Grenoble.
- Il y a de jolies femmes autour de toi ?
- Il y en avait une, trois rangées devant. Elle est descendue à l'escale.
- Jolie comment ?
- Jolie comme toutes les jolies femmes, ça n'a aucune importance.
- Tu l'as draguée ?
- Pourquoi imagines-tu que je drague sans arrêt ?
- Je sais que les mots ne te coûtent rien. Qu'est-ce que tu vas faire à Grenoble ?
- Donner une conférence.
- Sur quoi ?
- « Érotisme et judaïsme ».
- C'est une plaisanterie ?
- Non.
- Il y aura quelque chose sur le désir dans ta conférence ?
- Peut-être. Il existe un texte dans le Zohar.
- Qui dit quoi ?
- Tu veux que je te le lise ?
- Oui.
- Tu aimes lorsque je te lis des textes ?
- Oui.
- Tu te souviens, les premières fois, je te lisais le monologue de Molly Bloom.
- Oh, c'était beau.
- Tu aimais ça ?

- Tu sais bien.

- Je crois que c'est une des choses qui m'ont fait t'aimer. Je te lisais du Joyce, du Céline, du Kafka, comme Kafka lisait à dix-sept ans des passages de Nietzsche à Selma Kohn, la fille de l'inspecteur des Postes. Tu aimais tellement ça, et moi je t'aimais aimant cela.

- Lis-moi le Zohar.

- « Il est écrit: *L'homme dit: Cette fois, celle-ci est l'os de mes os et la chair de ma chair.* Ce sont là de douces paroles qui font déborder d'amour l'homme et la femme, et qui infléchissent la volonté de celle-ci afin que la tendresse s'éveille en elle. Voyez comme ces mots sont pleins de douceur, comme ils sont pleins de tendresse: *Os de mes os, chair de ma chair.* Ils montrent à la femme qu'elle et l'homme sont un, et qu'entre eux n'est aucune séparation. Maintenant l'homme commence à chanter ses louanges: *Celle-ci sera appelée "femme".* C'est-à-dire qu'il n'en existe aucune autre comme elle, elle qui est la gloire de la maison. Toutes les autres femmes en face d'elle sont comme le singe en face de l'homme. »

- C'est drôle comme texte.

- Tu aimes ?

- Oui. Et je t'aime aussi.

- Merci.

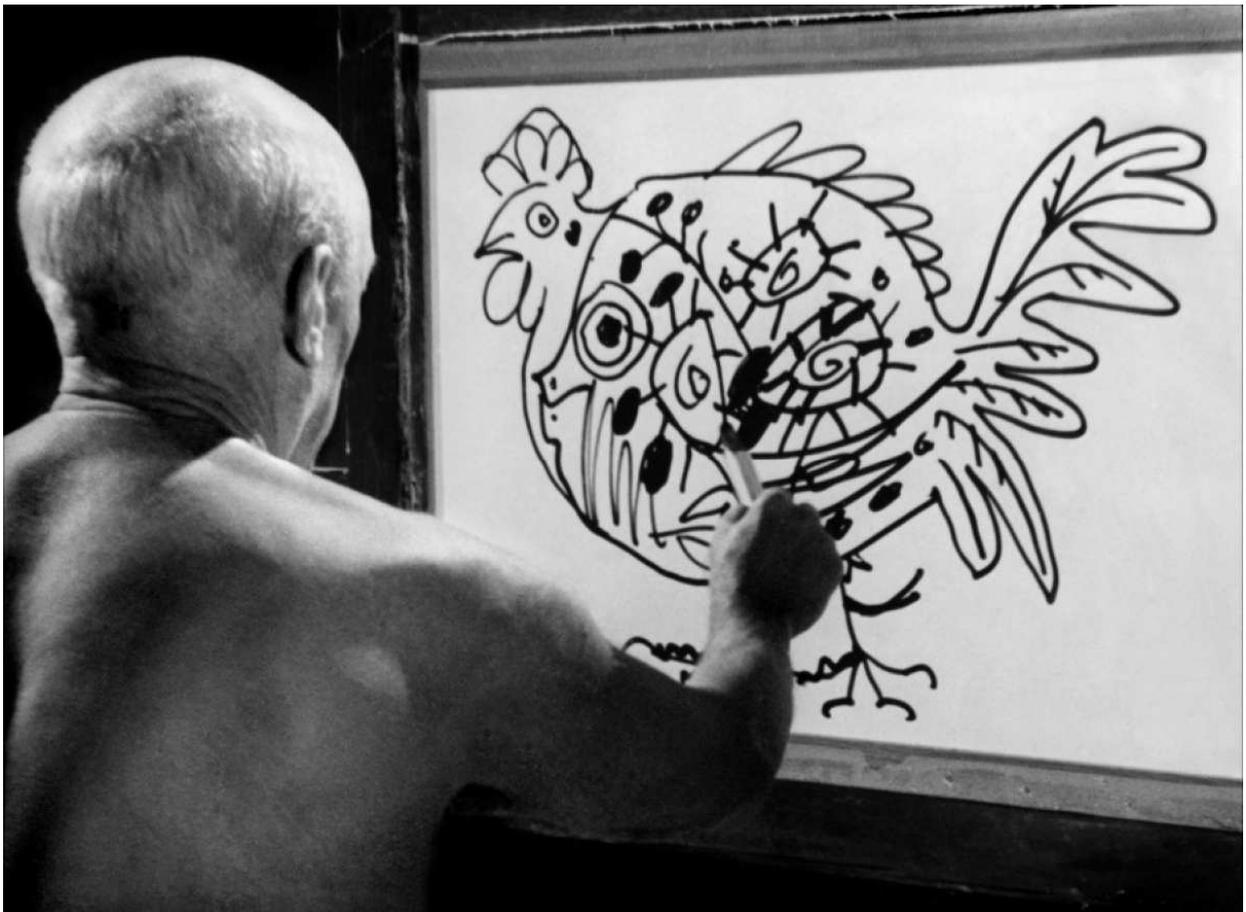
- J'aime quand tu dis « merci » quand je te dis que je t'aime.

- « Merci » ça veut dire « moi aussi ».

L'ombre

Un tableau de Picasso est un collage des sillages stratifiés du désir.

Le film que lui a consacré Clouzot le démontre à merveille. Dans l'épisode des derniers mètres de pellicule (« En noir ou en couleur ? - En couleur, c'est plus drôle. - Et qu'est-ce que tu fais ? - N'importe quoi... - Comme d'habitude ? - Tu vas voir. Je vais te réserver une surprise ! »), Picasso, précisément parce qu'on le presse d'en finir, refait tout le parcours de l'évolution. Il commence par un bouquet de fleurs qui devient un poisson qui devient une poule ou un coq qui finit par devenir un faune.



« Dans la feuillée, écrin vert taché d'or,
Dans la feuillée incertaine et fleurie

De fleurs splendides où le baiser dort,
Vif et crevant l'exquise broderie,
Un faune effaré montre ses deux yeux
Et mord les fleurs rouges de ses dents blanches
Brunie et sanglante ainsi qu'un vin vieux
Sa lèvre éclate en rires sous les branches. »

Le désir est de l'ordre du vertige. C'est le vide qui lui donne sa consistance.

On ne peut que tourner *autour du désir*. On n'a jamais fini de le définir, on n'achève jamais de le circonscrire.



L'Ombre est daté du 29 décembre 1953. Françoise vient de quitter Picasso, il est seul à Vallauris. Le tableau s'ouvre sur une chambre où une femme est étendue, nue. Un homme, dont on voit l'ombre sur le sol, la contemple depuis l'embrasement de la porte.

Hombre veut dire « homme » dans la langue maternelle de Picasso. Voici l'Homme-Ombre qui illumine de sa trouée noire la chambre où il pénètre. La femme allongée se pâme, s'incurve sous le choc de son obscurité rayonnante.

Le désir est une trouée mobile. Il incurve, il découpe, il est une incursion incurvante.

Le désir est de l'ordre de l'ombre. Il est « une compréhension aveugle », dit Proust.

C'est aussi la raison pour laquelle Picasso déclare que la peinture est « un métier d'aveugle ».

Autant dire d'extralucide.

« Le désir dans le noir n'a que meilleure vue. »
Shakespeare, *Vénus et Adonis*

Le sommeil



- Reparle-moi de « ma beauté ».
- Je pense à ce tableau de Picasso, *Le Sommeil d'Albertine*.
- Il ne s'appelle pas comme ça !
- *Homme nu regardant sa compagne endormie*, été 1922 ou 1923.
- Proust venait de mourir.
- Peut-être pas. Il faudrait connaître la date exacte.
- Alors, « ma beauté » ?
- C'est simple, ce tableau décrit une transfusion de beauté. Un homme jeune, d'une élégante nudité, est assis au bord du lit où dort une femme jeune, d'une nudité majestueuse. Et il médite.

- Il a un long nez fin, comme toi.

- Tu trouves ? En tout cas il est visiblement en train d'inhaler, en la contemplant, la beauté sanguine d'Albertine endormie, dont la silhouette charnue et apaisée laisse deviner le large grain de sa peau translucide. Une hémorragie orangée s'évapore de la femme pour s'infuser en l'homme par son crâne de profil. Ici, Proust évoque un phénomène important, l'exhalaison de la sensation amoureuse approfondie par l'absence ensommeillée de la femme aimée, dilatée dans la proximité retrouvée de son haleine, de sa flottaison de rêve. Car la présence crée d'habitude une interférence entre le désir de penser à elle - et de la penser, elle - et la pensée sereine de ce désir. Comme si le désir, exaspéré par le dialogue, comprimé dans la minutieuse et mimétique théâtralité de la séduction, criblait de distorsions la fraîche et solitaire pensée de ce désir.

- Tu crois donc que le désir pense ?

- Avec autant d'ardeur que la pensée désire.

L'émotion

Le désir est de l'ordre du vide. Pour être plus précis, le désir est du *désordre* du vide.

Ce que Picasso explique concernant la pomme de Cézanne: « La forme elle-même est un volume creux, sur lequel la pression extérieure est telle qu'elle produit l'apparence d'une pomme, même si celle-ci n'existe pas vraiment. C'est la poussée rythmique de l'espace sur cette pomme qui compte. »

« Volume creux » et « poussée rythmique de l'espace » qualifient cet effet radical et pulsatif du désir qu'il faut bien appeler *une érection*.

Ainsi s'éclairent certaines formules énigmatiques, apparemment paradoxales, de Picasso: « L'art n'est jamais chaste ! » Ou, autre formule qui va de soi: « A l'impossible nous sommes tenus ! »

Ou même: « On met longtemps à devenir jeune. »

Le désir prouve à chaque seconde de son apparition érectile que le temps est réversible. Le désir naît de ce qui l'attire. Le désir tend vers son but comme s'il l'avait atteint.

Le désir sait littéralement où il va, puisque c'est de là qu'il vient.

Aristote, dans le livre *gamma* de la *Métaphysique*, écrit: « Tout ce qui est mû est mû par quelque chose. » Seul ce qu'il nomme « Premier Moteur », lequel meut tout, n'est mû par rien.

Ce Premier Moteur est le Dieu d'Aristote. Il meut non pas mécaniquement (et en effet il n'y a pas de mécanique du désir), mais il meut en tant qu'il est « désirable », « cause finale », « objet d'amour » dit encore Aristote.

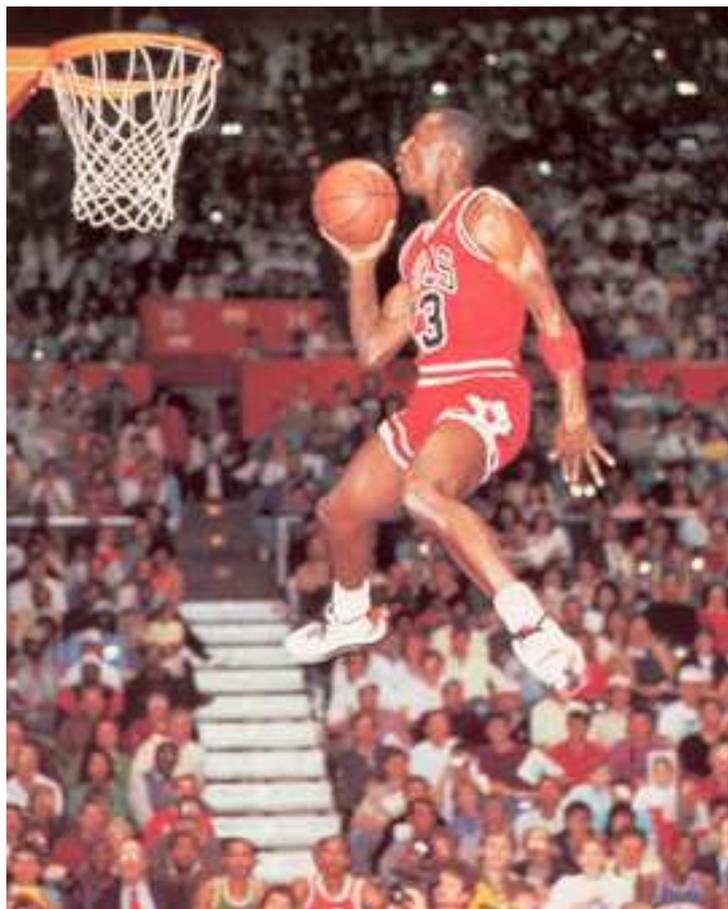
C'est ainsi qu'il peut « mouvoir sans être mû ».

Il « émeut ».

Le désir, ce dont la fin est la cause, est l'essence qui alimente ce moteur du monde. Le désir nourrit son émotion mobile.

« La différence au score n'est pas une question de condition physique.
Défendre est un désir. »

Cette phrase est de Michael Jordan, le plus grand champion de basket de tous les temps, un surhomme, un dieu grec, dont la carrière a consisté à démontrer, en acte, que le désir donne des ailes.



« Les cavales qui m'emportent m'ont entraîné aussi loin que mon cœur en formait le désir, quand, en me conduisant, elles m'ont dirigé sur la voie renommée de la divinité, qui, de par les cités, porte l'homme qui sait. »

Parménide, *Le Poème*

Le train

- Tu es où maintenant ?

- Dans le train qui me ramène à Paris, quelque part au bord d'un lac autour duquel la voie s'enroule. Le soleil finit de se lever, il y a juste un vaste nuage, très haut, d'une teinte jaune pâle diluée de rose. On dirait le sommet enneigé d'une montagne, sans la montagne, décalée ailleurs, lovée en exil tout autour du lac.

- Ça doit être splendide.

- Ça l'est. Maintenant je prends un café au bar en regardant les canards vert-brun déposés comme de petites outres sombres et brillantes sur le lac. Certains passent devant les joncs en filant sur l'eau pour prendre leur élan. Sur l'autre rive, juste en face de moi, il y a un château miniature à flanc de montagne, comme une môlaire saumon sur une gencive d'herbe. Maintenant le train sort d'un tunnel. Des matelas de vapeur nappent les champs hérissés de bouquets d'arbres sans feuilles, comme des géants faméliques coiffés d'aigrettes rigides. Quelqu'un a saupoudré l'herbe de givre comme du sel versé en abondance. Un avion à réaction déchire finement le buvard de satin bleu du ciel.

- Il fait beau ?

- Très beau, et je pense à toi.

La spirale

Le désir est désir de désir, comme la vraie pensée est selon Aristote « pensée de la pensée », comme l'amour est « désir d'aimer » selon saint Augustin, *amare amabam*.

Son inachèvement contagieux est aussi son infinie perfection.

Le désir est désir de désir, comme le Verbe est le Fils du Père.

Pour paraphraser Heidegger, et distinguer le désir de désir de la « volonté de volonté », on peut dire: le désir de désir, tout en pouvant lui-même le savoir et accueillir un savoir à ce sujet, destine à toute approbation.

Le désir ne tend que vers son assouvissement, c'est-à-dire sa mort, laquelle est la condition *sine qua non* de sa résurrection.

Sitôt assouvi il se sauve. Aux deux sens du terme: il s'enfuit, et il se préserve. Il sauvegarde ce qui en lui est de l'ordre de l'évanouissement; il maintient ce qui en lui participe de l'attente.

Pour paraphraser Hegel, on peut dire: A ce dont le désir se contente, on peut mesurer la petitesse de son gain.

Une représentation correcte du désir pourrait être le cercle hégélien, figure du bon infini: « Le cercle qui présuppose sa fin en tant que son but et l'a comme son commencement. »

A la différence que le cercle infini de Hegel « n'est actuel qu'étant accompli et ayant atteint sa fin ».

Le désir, lui, n'est actuel qu'étant inaccompli, n'ayant pas atteint sa fin, puisque sa fin est son impulsion et sa cause. Lorsqu'il l'atteint, il s'évapore.

Pour le dire comme Picasso: « On n'a jamais fini de chercher parce qu'on ne trouve jamais. »

Cette formule est souvent dissimulée par une autre, plus fameuse mais apocryphe: « Je ne cherche pas, je trouve. » Celle-ci est la conséquence logique de celle-là, comme le plaisir l'est du désir.

Le désir n'atteint donc son but qu'à la condition de se métamorphoser en un être autre.

Lorsqu'il s'accomplit, il est hors de lui.

Ainsi, à la réflexion, la figure qui correspond le mieux au désir n'est pas le cercle mais la spirale.

« L'espérance, seconde vertu théologale, a presque la même force que la foi: le désir est le père de la puissance; quiconque désire fortement obtient. »

Chateaubriand, *Génie du christianisme*

Le réveil

- Ta pensée m'a déjà désirée ?

- Souvent.

- Quand ?

- Par exemple lorsque je travaillais à mon bureau, tressant une ribambelle d'aubes, enfilant un collier de petits matins. Toi tu dormais de l'autre côté de mon mur de cartes postales, tu te souviens ?

- Oh, bien sûr.

- Le soir, en nous couchant, je te demandais à quelle heure tu voulais que je te réveille...

- Neuf heures !

- Et à neuf heures je revenais dans la chambre, je m'asseyais au bord du lit, comme le jeune homme rose de Picasso...

- Tu penchais ton buste contre mon corps nu, tu me disais doucement: « Chérie, il est neuf heures. »

- Tes bras graciles m'entouraient avec une ferme nonchalance pour m'attirer dans la palpitation tiède de ton sommeil.

- Oui, mais tu te redressais après un unique baiser, tu disais que mon café m'attendait, tu repartais vite t'asseoir à ton bureau, dans la cuisine.

- Oui, et tu passais nue dans la pièce pour aller prendre ta douche, tu sautillais pour éviter le froid et la saleté du carrelage sur la plante de tes pieds...

- Oui, et tu te relevais de ta chaise pour me serrer nue dans tes bras, caresser mes fesses, souffler ton haleine dans mon cou...

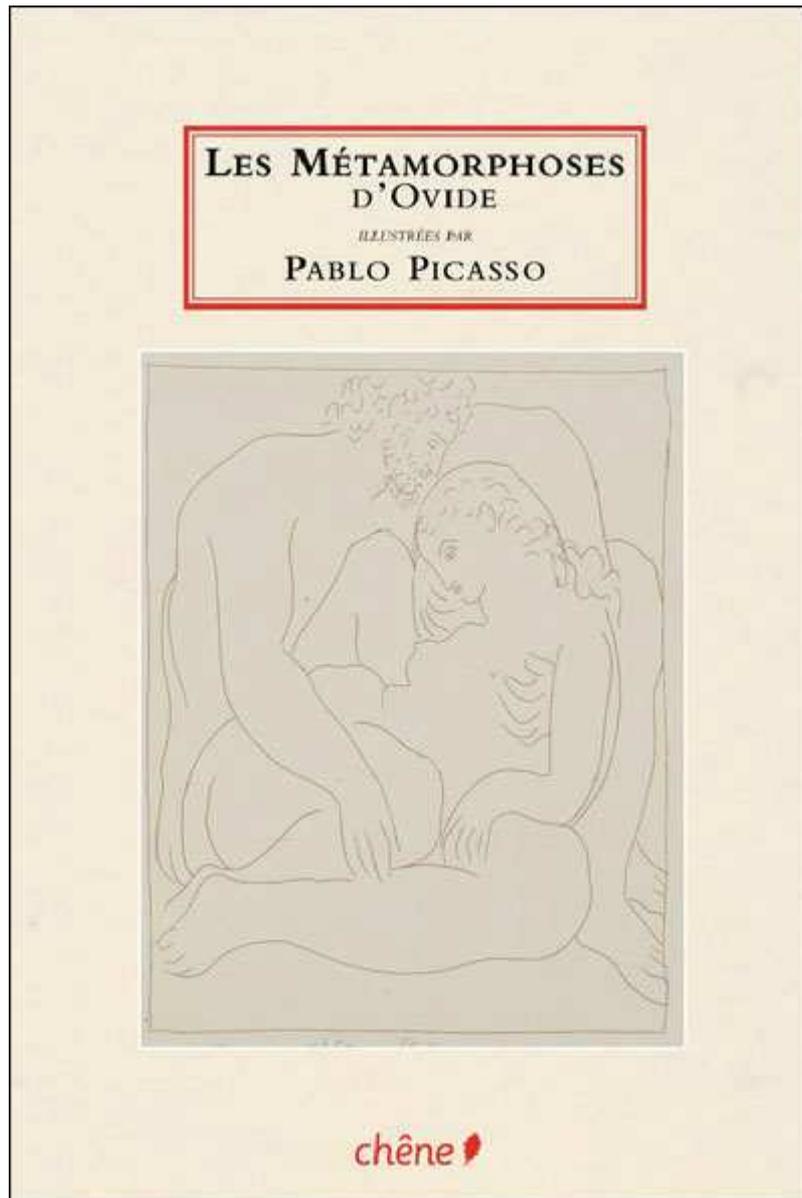
- Oui, et puis je t'envoyais de ma bouche à la douche avec une dernière petite tape sur la pulpe de tes fesses...

- Oui, et j'adorais ça.

- Oui, et nous étions les plus heureux.
- Les plus heureux du monde.
- Du monde, oui.

Apollon et Daphné

A l'époque du *Baiser*, Picasso grave aussi les *Métamorphoses* d'Ovide (1930), *Métamorphoses* qui exposent d'étranges cas de *désir indésirable*.



Le désir indésirable est un désir incapable de désir. Le désir indésirable n'entend pas susciter le désir d'autrui, il n'est porté que par l'envie de son assouvissement. C'est un désir à côté de la plaque, un désir ne respectant pas

le *regard-ailleurs* du désir qui vise son but, ce but qu'il est lui-même et qu'il n'atteint qu'à la condition de faire un détour.

Un premier type de désir indésirable, chez Ovide, est celui d'Apollon pour Daphné. « Il a vu Daphné, il veut s'unir à elle; ce qu'il désire, il l'espère et il est dupe de ses propres oracles. »

Apollon, qui est le Soleil, est aussi l'Oblique, *Loxias*, en raison à la fois de la marche oblique du soleil et de ses oracles équivoques. Selon Marcel Detienne, Apollon est « un dieu habité par le désir de transgression. »

Le désir ne saurait aller droit au but puisqu'il n'existe qu'autant qu'il ne perd pas son but de vue tout en s'en détournant.

C'est ainsi que la Feinte est fille aînée du Désir.

Mais ici, le désir d'Apollon faillit par non respect de sa propre obliquité, par dédain de sa part d'ombre.

Apollon échoue dans son désir pour Daphné parce qu'il ignore la feinte: il est « l'astre qui luit en plein jour ».

Et s'il ignore la feinte, c'est qu'il prend son désir pour une réalité. Ce qui est logique puisqu'il est celui dont le désir est, par définition, la réalité.

Étant la source en soi de toute vision, ce qu'il veut, il le voit, et ce qu'il voit, il l'obtient. Selon Pindare, Apollon est « celui qui sait lancer au loin les traits de son vaste carquois ». Et l'Apollon de La Fontaine affirme: « Je vois de loin, j'atteins de même. »

Pour le dire en grec, sa *boulê* s'abolit en sa *bolê*, son désir, sa volonté (*βουλή*), se résume à son jet (*βολή*), sa puissance n'est autre que son rayon d'action.

Apollon ne connaît nul obstacle. Comme dit encore Pindare: « Il ignore le mensonge, et ni dieu ni mortel ne le trompe, ni en acte ni en pensée. »

Le désir va de pair avec la ruse et la feinte. Apollon ignore la feinte: il ne sait pas feindre, mais nul non plus ne peut le feinter.

Apollon étant le soleil, il est la plénitude de l'espace qui néglige le temps. Il échoue dans son désir pour Daphné précisément par succès. Il est trop fulgurant, il ne s'offre pas le temps de désirer, il ne prend pas le temps de faire connaissance avec son propre désir.

Or le temps, qui est la part d'ombre de l'espace, est la substance même du désir.

« Il y a une phrase de Goethe que M. Magee aime à citer. Prenez garde à ce que vous désirerez pendant votre jeunesse, parce que vous le recevrez dans votre maturité. »

Joyce, *Ulysse*

La mièvrerie

- Pourquoi tu n'aimes pas le dire ?

- Je préfère le penser. Un jour je me suis acheté un exemplaire d'occasion des *Poèmes saturniens* de Verlaine. Tout au bas de *Mon rêve familial*, une femme, sans doute la propriétaire précédente du recueil, avait tracé au stylo noir: *et toi alain tu m'aimes ?*, en caractères minuscules comme les cils d'yeux infinitésimaux blottis au coin de la page jaunie, chargés de guetter la réaction sur le visage de cet Alain qui peut-être n'aura jamais ouvert ce livre. J'ai encore dans les prunelles le goût moisi de sentimentalisme misérable, à la fois pitoyable et comique, que ces quelques mots mièvres et apeurés m'ont laissé.

- Moi je trouve ça plutôt triste.

- Telle est la supériorité de Mallarmé sur Verlaine, son élitisme syntaxique lui épargne les midinettes. *Tristesse d'été* évolue à une altitude autrement plus aristocratique.

« De ce blanc flamboiement l'immuable accalmie

T'a fait dire, attristée, ô mes baisers peureux,

"Nous ne serons jamais une seule momie

Sous l'antique désert et les palmiers heureux ! " »

- J'aime ce poème.

- Oui, et tu m'accorderas qu'on n'imagine pas, griffonné au bas de la page: « Et toi, Toutânkhamon, tu m'aimes ? »

Écho et Narcisse

L'histoire d'Écho et de Narcisse, chez Ovide, offre un autre cas de désir indésirable, où le trop-plein de l'étendue évite la trouée du temps.

Narcisse est le désir du Même, le désir homosexuel par essence.

Narcisse a ceci de comparable avec Apollon qu'il est confiné dans l'étendue pure, son espace n'est pas contaminé par l'altérité *sexuelle* du temps. Apollon est d'ailleurs le premier dieu à aimer un homme: Hyakinthos, double de Narcisse et comme lui héros-fleur crétois.

Écho est une nymphe punie par Héra, qu'elle entretenait longuement pour permettre à ses compagnes aimées de Zeus de prendre le temps de se dissimuler.

Le châtement d'Écho consiste à bredouiller des paroles qui ne lui appartiennent pas.

Aphasie, bégaiement: on reconnaît les syndromes universel de notre temps, manifestes sous la forme de la répétition raidie du rien.

Aussitôt qu'Écho voit Narcisse, elle s'en éprend. « Plus elle le suit, plus elle se rapproche du feu qui l'embrase; le soufre vivace dont on enduit l'extrémité des torches ne s'allume pas plus rapidement au contact de la flamme. »

Le désir dont fait preuve Écho est bègue et sans corps. Elle se dessèche d'amour et se réduit à sa voix. Écho est le désir virtuel, un avorton de désir, à

l'instar de ces ersatz contemporains: internet et les cd-rom, la publicité, les films pornos.

Écho est un désir qui ne s'éprouve pas lui-même, qui ne fait pas l'épreuve de sa propre substance - le temps -, un désir qui, ne se désirant pas, n'atteint jamais la dynamique mouvementée de l'acte.

Écho est la figure du désir qui tourne à vide par impossibilité de se communiquer à autrui. Ce n'est pas un hasard si elle s'éprend de Narcisse, c'est-à-dire de celui qui ne saurait se laisser altérer par le désir d'autrui puisqu'il ne peut désirer nul autre que lui-même.

Un article de journal, intitulé *Le sexe dans la tête*, doit être ici cité *in extenso* pour démontrer jusqu'à quelles aberrations mène désormais le désir indésirable:

« Le désir sexuel, c'est dans la tête, la preuve par le scanner. Pour la première fois a été analysé en pleine action le cerveau de huit jeunes gens en pleine possession de leurs moyens en train de regarder un film érotique, sous la houlette d'une équipe de l'Inserm dirigée par Serge Stoléru. "Un film stimulant mais pas choquant, afin de ne pas biaiser les résultats", précise ce dernier. Résultat: cinq régions du cerveau ont été repérées comme sensibles à l'excitation sexuelle (*Archives of Sexual Behavior*, février 1999, vol. 28, n°1, pp.1-22). D'abord le "cortex temporo-occipital", qui permet au sujet de voir et de comprendre ce qu'il voit. Puis le "cortex orbito-frontal", zone des émotions sexuelles. La "circonvolution cingulaire antérieure gauche" prend alors le relais, suscitant les réactions physiques de l'excitation (érection, battements de cœur accélérés, essoufflements). La perception de ses propres réactions étant donnée au sujet par l'"insula droite". Enfin s'active le "noyau caudé droit", au moment où le sujet doit procéder au choix cornélien: y aller ou pas. Pour effectuer une comparaison, les chercheurs ont également montré aux huit jeunes gens un documentaire géographique et un film humoristique. Ils ont enregistré les différents débits sanguins de chaque point du cerveau et mesuré la concentration dans le sang de la testostérone (hormone mâle). Cette dernière augmente devant le film érotique, mais aussi devant le film humoristique. Une étude du désir féminin et une autre

sur des sujets masculins qui présentent des troubles de l'excitation sexuelle viendront compléter ces résultats. »

« Quand les dieux ont un désir, l'accomplissement en est prompt
et les voies en sont courtes. »

Pindare, *Pythiques*

Les trouvères

- Et puis l'expression en soi est si grotesquement administrative: « déclaration d'amour ». Ça sonne comme « déclamation de la moue », « édulcoration de la mort ».

- Tu exagères.

- Tu as déjà essayé d'observer un chanteur de variétés à la télé en éteignant le son ?

- Non.

- C'est fascinant, son visage se métamorphose spontanément en mollusque mièvre. C'est une expérience cruciale qui révèle le fond fade du troubadourisme social. La télé sert au moins à ça: la mièvrerie humaine s'y révèle dans toute sa raideur diffuse. Chanteurs, journalistes, hommes politiques exhibent leurs masques crispés, leurs rictus fardés et leurs grimaces givrées. Seules les mannequins gardent leur étrange grâce de glace.

- C'est normal, elles vivent dans le mimétisme permanent de leurs propres photos.

- C'est vrai.

- Tu sais d'où vient le mot « troubadour » ?

- Dis-moi chérie.

- C'est « celui qui trouve » en provençal, « trouver » ayant d'abord eu un sens purement rhétorique: cela signifiait « parler d'une manière figurée », d'où le *trouvère*.

- D'ailleurs Picasso, suivant une célèbre formule, est aussi un trouvère. Regarde, c'est *Le Baiser*, 1931, tout en langues dardées et mâchoires carrées

et cils bien hérissés. C'est le vampirisme des hérissons, l'entrechoquement des infusoires, la dévoration des vorticelles. Tu remarques que l'homme seul garde les yeux ouverts mais l'air ailleurs.

- Justement, écoute:

« Mes cils ont fait le serment solennel

De ne pas se rejoindre avant que j'aie rejoint Toi. »

- C'est de qui ?

- Al Mu'Tamid, prince de Séville au onzième siècle. Mais le premier vrai troubadour recensé fut le comte de Poitiers, Guillaume IX, 1071-1127. Tu écoutes ?

- Vas-y.

- « Grand trompeur de dames, riche en aventures galantes, vautré dans le borbier des vices ».

- Voilà quelqu'un de spontanément sympathique. Je parie pour un poète éclairé.

- « Toute la joie du monde est à nous,

O Dame, si tous deux nous nous aimons. »

- Qu'est-ce que je disais !

- Il y a aussi le trouvère Jean Bretel qui inventa le « jeu-parti ».

- C'est quoi ?

- Il « reproduit une conversation non poétique sur un thème moral, politique ou philosophique ».

- Alors c'est nous.

- C'est nous.

Les irradiés

Désir aphasique (Écho) et désir du Même (Narcisse) sont des désirs morbides.

Le désir morbide se double d'une haine de la temporalité, mère de l'hétérogénéité.

Le laborantin, l'homme politique, le crétin littéraire, sont irradiés de désirs morbides. La parthénogenèse, la fécondation *in vitro*, le clonage, la manipulation génétique... participent de ce type de désirs qu'on peut nommer, d'après la pièce de Picasso, des « désirs attrapés par la queue ». « Angoisse maigre » correspond à Écho (elle se dessèche), « Angoisse grasse » à Narcisse (il est plein de lui-même).

Un exemple contemporain, entre mille, de désir morbide:

Peter Jennings, le présentateur vedette d'*ABC News*, commente la chute d'un grand couturier à la Bourse qu'un défilé de sous-vêtements féminins en direct sur Internet n'a pas réussi à éviter: « Ce n'est pas le sexe qui fait vendre, c'est le désir. »

Si Écho est le désir virtuel, Narcisse est le désir frigide, impuissant et figé, fermé à toute altérité.

S'il se désire lui-même, ce n'est pas parce qu'il est désirable, mais *possédé*, aux deux sens du mot: il est *floué* (il va se noyer en croyant rejoindre son image qu'il prend pour un autre), et il *possède* déjà ce qu'il désire (lui-même).

A Narcisse correspondent par conséquent tous les avortons congelés du désir, ses ersatz aigris et impatients que sont la haine, l'envie, la jalousie, la vanité, la cupidité, l'ambition...

Le vrai désir est singulier. Il y a autant de désirs différents que d'êtres aptes au désir, ce que tous ne sont pas. Certains sont inaptes au vrai désir, même s'ils sont apparemment sujets au plaisir.

La substance du désir étant le temps, comme il existe un nombre infini de crawls possibles dans les méandres de la temporalité, de même il y a une infinité de manières de désirer.

Et le désir, étant contagieux, est également transmissible.

« La conscience du désir et le désir de la conscience sont identiquement ce projet qui, sous sa forme négative, veut l'abolition des classes, c'est-à-dire la possession directe des travailleurs sur tous les moments de leur activité. Son *contraire* est la société du spectacle, où la marchandise se contemple elle-même dans un monde qu'elle a créé. »

Debord, *La société du spectacle*

L'hystérie

- Il y a une histoire de troubadour chez Céline, à hurler de rire.
- Dans *Guignol's Band* ?
- Non, dans *Maudits soupirs*, enfin l'une des versions de *Féerie*, A, B, C, D', E'', on nage un peu dans le bouillon des brouillons mais le passage est net. Il se déroule au cimetière Saint-Vincent, tu te souviens ?
- Oui, on est allé s'y promener, il y a longtemps.
- C'étaient nos premières balades à Montmartre.
- Tout était nouveau pour moi.
- Le personnage dont parle Céline s'appelait Pizella...
- Pizzeria ?
- Pizella, un chanteur de charme. Un Charles Trenet, un Tino Rossi italien, si tu veux, très célèbre avant-guerre. Céline le surnomme « Lazulli ».
- Quel rapport avec le cimetière ?
- Il y fut enterré après s'être tué en voiture, c'est le côté sombre de l'histoire. Ce Lazulli, explique Céline, était publiquement idolâtré des femmes: « il faisait ça au spasme », « le godeur à voix », « la bite chantante », « de la véritable coqueluche de folie, écolières, douairières, entre deux, bovaryennes, cornéliennes, négresses, femmes de maison, la Légion d'honneur, des agentes de change, des cloches, sa séduction ramenait de tout. Elles le voulaient toutes... elles l'auraient avalé tout cru pour qu'il leur en chante encore une... »
- C'est la Beatlemania.
- A la différence, précise Céline, que Lazulli était secrètement homosexuel: « Lui au fond qu'une seule bonne gâterie qui lui faisait plaisir,

se faire foutre par son habilleur, là sur le pouce, *youp* ! vas-y voir !... qu'il remontait tout énervé... »

- J'aime quand tu me lis du Céline, tu imites sa voix, ça me fait rire.

- Attends, voici maintenant l'entrée en scène des sorcières, à la *Macbeth*:
« Mais une vioque, une des admirantes là, une des assidues de l'orchestre, elle s'en est gouré de son penchant... elle te l'emmène un soir chez elle, elle te le saoule perdu à l'éther... il voulait toujours essayer de tout... une orgie terrible... *vlof* ! au gode qu'elle te lui fout dans le cul ! un truc alors, un pieu, un monstre ! Elle le dompte, il devient sa chose... son habilleur existait plus. Il s'engoue là-dedans. Désastre. Plus de frein ni de cesse. Coco, hachisch etc. Enfin elle l'avait disloqué cette vioque-là et puis une autre. Elles en abusaient qui mieux mieux. Elles se faisaient le serre. Un vrai sabbath... »

- C'est drôle comme il tourne les choses.

- Il trace tout un tableau désopilant et terrible de « l'équilibre des liqueurs », comme dit Pascal. Flux, reflux, réciprocités hydrauliques des furies et des dépendances, vase communicante. Les troubadours hystérisés suscitent l'hystérie qui ne s'apaise que dans la pondaison d'enfants, lesquels feront ensuite de très frais soldats. Dans le chaudron du troubadourisme mijote la chair à canon. Du baby-boom à Elvis godillant du pelvis, d'Elvis au napalm déversé sur le Viêt-nam, du Viêt-nam à Woodstock et de Woodstock à la fécondation *in vitro* en passant par Wall Street et la guerre du Golfe... rien ne se crée, rien ne se perd, tout s'enchaîne, s'enchante, se chante, s'égorge et sans fin s'enfante.

Le commencement

Le propre du désir est d'aller là d'où il vient. Mais d'où vient le désir ?
Qui a vécu son invention ?

Le désir des désirs naît au commencement des commencements. Il est depuis lors plus connu sous le nom délicieux de « péché originel ».

L'invention du désir n'est pas celle de l'acte sexuel, même si le désir naît avec la création de la femme.

Après qu'Eve est extirpée de lui, Adam déclare: « *Cette fois*, celle-ci est l'os de mes os et la chair de ma chair. »

« *Cette fois* », expliquent les commentaires, signifie qu'Adam avait eu auparavant des rapports avec toutes les bêtes domestiques et sauvages du jardin d'Éden, et n'en avait pas été satisfait.

D'autres prétendent que Dieu dut s'y reprendre à deux fois pour créer Eve. Il commença par créer la femme sous les yeux de l'homme. Celui-ci n'ayant pas détourné son regard, la voyant pleine de sécrétions et de sang, la prit en horreur. Dieu dut recommencer à l'insu d'Adam, le faisant succomber, cette fois, à la torpeur.

Un autre commentaire: « Pourquoi la femme doit-elle se parfumer de baumes odorants et s'habiller avec de beaux habits, plus que ne doivent le faire les hommes ? Parce qu'Adam a été créé à partir de la terre et que la terre n'empeste jamais. Eve a été créée avec l'os d'une côte, et il est connu que si la viande n'est pas salée, au bout de trois jours, elle pourrit; voilà pourquoi les femmes doivent se parfumer et se parer avec goût. »

Le désir ne va pas de soi.

Comme il y a un art de le susciter, il est un art de l'éprouver. Il n'est pas donné à n'importe qui, ni n'importe quand, de connaître la morsure sucrée du désir.

« Vingt-deux sont les désirs, et le corps, un. »
Sefer Yetsira

Le blabla

- Céline ne croyait donc pas à l'amour ?

- Il se méfiait comme de la peste du meurtre dissimulé sous la déclamation. Lui-même était d'une grande pudeur, d'une sensibilité hors-pair, comme tous les êtres qui pensent intensément. Épiderme aristocratique et radar d'élite font mauvais ménage avec exhibitionnisme collectif et emphase pour foules. On lui a demandé, à la fin de sa vie, pourquoi le sentimentalisme et l'amour n'avaient aucune place dans son œuvre.

- Qu'a-t-il répondu ?

- « C'est une chose très respectable, l'association de deux êtres, et très normale, pour résister aux heurts de la vie, qui sont innombrables. C'est gentil, c'est agréable, mais je ne crois pas que cela mérite fort une littérature. Je la trouve grossière et lourde aussi, cette histoire: "Je t'aiême !..." C'est un abominable mot, que pour ma part je n'ai jamais employé, car on ne l'exprime pas, ça se sent et puis c'est tout. Un peu de pudeur n'est pas mauvais. Ces choses existent, mais se disent peut-être une fois par siècle, par an... pas à longueur de journée, comme dans les chansons. » Voilà, je pense comme lui.

- Je ne t'ai jamais demandé de faire des déclarations toute la journée !

- Je sais chérie, nous parlons d'autre chose.

- De quoi ?

- De ce que Céline a saisi à merveille: la rentabilité physiologique du troubadourisme, le stakhanovisme de la pâmoison, la gestion économique de l'érotisme ritualisé sous hypnose. « Troubadours à la Reproduction ! Printemps trois cent soixante-cinq jours par an !... un chansonnier de l'Amour

vaut son poids de sperme !... » Dans l'esprit de Céline l'humanité est une communauté d'insectes mollusquisés, grossièrement ravageurs, à la fois cruels et flasques, ossifiés et gras, déchaînés dans la balourdise, englués dans la furie vaine. Une communauté dont la physiologie fonctionne massivement au gré de stimulations langagières très frustes bien qu'elle-même les imagine très raffinées. Céline a décelé la disproportion entre l'immense valeur d'échange du blabla et sa pauvreté d'usage. Travail Famille Patrie Niaiserie. Fanatisme politique et sexualité vagissante. Ça marche ensemble. C'est tout le secret du « vagin tabernacle ».

- Tu adores cette expression ! Elle te fait éclater de rire. Entre nous, cette haine du vagin sent son homosexuel refoulé...

- Qui parle de haine, chérie ? J'adore ton vagin, tu es bien placée pour le savoir. J'aime le caresser, l'embrasser, le lécher, le pénétrer, il m'excite sincèrement, mais de là à fonder une religion... Et puis c'est ton vagin à toi que j'aime, pas la Déesse Vulve ni le Yoni Galactique. Pas le clitoris de la concierge ni les grandes lèvres de la boulangère...

- Un jour pourtant tu m'as dit que la devise d'un hétérosexuel conséquent était: *Tout vagin me va !*

- C'est vrai selon une autre perspective. On peut trouver une femme excitante indépendamment de son charme propre, de sa beauté ou de sa laideur. A un certain degré d'ébullition, le désir ne minaude pas avec les détails. L'incandescence fait fi des froufrous. C'est un axiome pictural: toute femme nue, offerte, est désirable. C'est pour cela que *L'Origine du monde* est sans tête. La véritable hétérosexualité est donjuanesque en substance, sans aucun rapport avec la spectacularité du play-boy polymorphe, qui ne songe qu'à ne pas décevoir sa maman. Le désir hétérosexuel n'accumule pas les conquêtes, il dilapide les instants. Il ne craint ni ne se refuse rien. Plus exactement il élit à un moment donné, renouvelable ou non, une attirance parmi un éventail d'autres, différentes, inégales, mais incessamment offertes à

son libre choix. Pour un hétérosexuel il n'est aucune femme qui ne soit *plausible*.

- Et ce n'est pas du « vagin tabernacle » ça peut-être !

- Précisément non, parce que nous parlons du désir en action, du désir porté jusqu'à la densité de l'acte.

- C'est paradoxal, le désir est toujours en puissance.

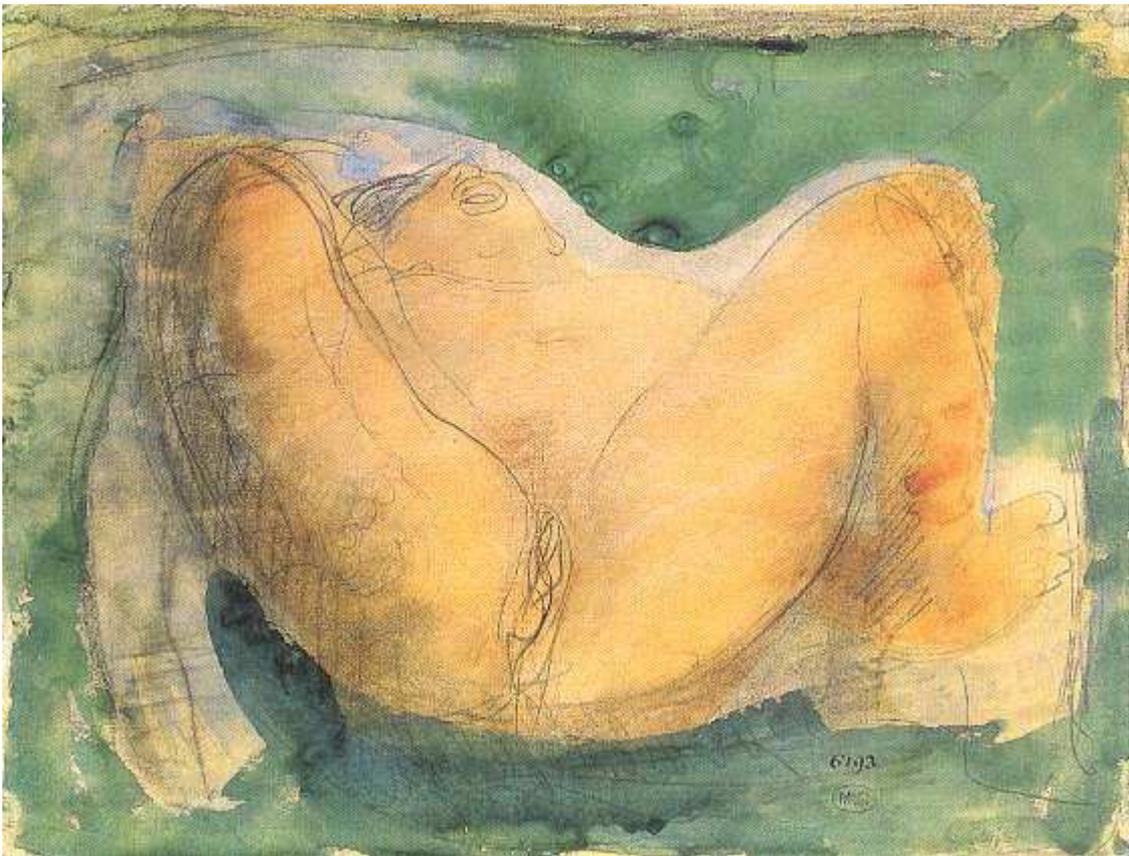
- Pas lorsqu'il s'agit de la fibrillation nerveuse de l'attraction. Cela n'a plus rien à voir avec le verbiage, avec la religiosité grimaçante du fantasme. C'est une affaire de charge électrique, pas de table tournante. En ce sens le mot « femme » désigne le pur et déflagrant effet dont le désir est la cause. Comme dit Dante: « Plus une cause est cause, plus elle aime son effet. »

- Et vice versa: plus l'amour cause et moins il désire.

- Bien dit: *Cause toujours* ! est le mot mordant du désir à la déclaration.

Prosopopées

Il faut penser ensemble deux portraits de femme, deux tableaux théologiques: *Avant la Création* de Rodin et *L'Origine du monde* de Courbet.



Avant la Création est une aquarelle qui représente une femme rose orangée, renversée « sur le dos tel un fol éléphant » comme la Négresse libidinale de Mallarmé ou la jeune géante de Baudelaire.

Larges cuisses écartées, vulve tracée en un 8 sans fin, bras ballants, lèvres ouvertes, la belle batracienne embuée va bientôt donner naissance.

A quoi ?

A tout.

A rien.

A d'étranges paroles prêtes à résonner pour les siècles des siècles...

« Croyez-en mon incommensurable expérience: il n'est pas facile d'être une femme. On porte le monde sur ses épaules. L'absurde monde des mâles, ces mollusques clinquants à qui nous faisons la faveur de feindre qu'ils nous possèdent.

« Nous les laissons penser qu'ils détiennent ce qui en vérité les contient: ce globe gavé de vide, gravide de sa propre gravitation, pesant de tous les désirs amoncelés que nous leur inspirons sans discontinuer tels des phares aimantés dans la nuit des temps.

« Nos mols mâles ne se meuvent, vous le savez mes Filles, mes Reines, que grâce au souffle de l'Amour - le mot même est un leurre - que nous leur inspirons, au vent tout puissant du Désir entre les réseaux duquel sont pris depuis toujours nos maris, ces marrantes marionnettes dont la soi-disant force n'est qu'une vaste farce... »

Avant la création (nommons-la Miss Tohu-Bohu) est, en toute logique - car dans le con des femmes réside toute la logique -, la mère de *L'Origine du monde*, cette autre évanouie de choc.



Avant la Création a été peinte après et d'après *L'Origine du monde*, et cependant elle la précède. C'est ainsi. Le Temps est sorti de ses gonds depuis qu'il est issu de ce fabuleux con.

Mouvement perpétuel: chaque fille devient la mère de sa propre mère et sera la fille de sa propre fille.

La voix de la vérité se déverse entre le victorieux V dilaté de ces cuisses célèbres qu'a peintes Courbet.

Est-ce un hasard si ses paroles rappellent étonnamment le monologue de Molly Bloom ?

« Mais oui, oui, c'est moi, la vulve de l'Eve évanouie qui vous parle. Sans détour, sans atours, oui en un face-à-face frémissant de feu sombre. Je jaillis en saillie dans mon oracle drapée. J'émerge à la surface de mon linceul, de ma mousse efflanquée, épousée émoussée, et je m'adresse à vous, oui, qui passez sans comprendre.

« Oui je suis l'Eve élevée des avenir visitée, la Vénus invétérée de l'humaine vacuité, verbale étalée dans ma conque de nacre ondulée, exhumée de ma solide fumée involutée prête à se rabattre sur mon évocation tentaculaire.

« Oui je suis aussi l'ombilic déponctué de Molly Oui, le gras Y dans la chair insufflé, extase du Yes primordial affalée dans ma yole renflée, oui oui je suis le vrai vagin théologique, l'imaginée de toute genèse, et je vous parle, oui, et je vous dis, oui, que oui je vous observe, vous qui croyez me fixer dans mon cadre doré, mais oui, oui, c'est moi qui vous contemple en train de ne pas me voir, oui, qui vous écoute en train de n'y rien entendre.

« Oui on m'a prêté bien des crimes depuis que le monde est monde, depuis moi autrement dit. Peccadilles accablées, rumeurs énamourées, vieux

brouhahas rancis du fond des âges, vestiges de vestales, vertiges ataviques désinvestis, palpitations somnambuliques, pépites craintives engouffrées dans la nuit du Temps. Oui mille théologiens, mes enfants enflammés, se sont passionnés pour ma nature pécheresse, ma souillure rouillée, mon limon contaminé, mon néant infectieux.

« Je suis juste coupable, en réalité, comme ma sœur *La Vague*, de ma propre réverbération vitrifiée, ma réitération gélifiée, ma fécondité infligée d'âge en âge, mon immobilité répercutée de mère en fille, source chaude de verbosité congelée, gloussante glosée, oui.

« Je me dévoile on me voile, je m'enrobe on me dérobe, je m'offre on me vend, je m'impose on m'expose, et oui je vous regarde défiler, mes piteux marmots engoncés, et vous voilà, oui, mes marmotteurs ameutés, oui plus près, laissez-vous ferrer par ma fente enfiévrée, oui approchez encore de ma légère enflure rosée, goûtez la vigueur blanc beige de mes bourrelets illuminée, fouinez entre mes cuisses circonflexes, suivez la flèche de mon nombril ombrée, enfouissez en vous l'hameçon de mes fesses ourlées, faites-vous happer par mes brûlants replis enneigés, oui venez dans ma pince veloutée de poils bleutés, rejoignez mon rougeoiement granulé, laissez-vous aspirer par le fin roseau rubis flamboyant au cœur du filament noir, oui prêtez l'ouïe à l'ancre robuste de mon sourire en i, écoutez l'écho tramé de mon équerre mordorée.

« Vous qui sermonnez, vous ne le voulez pas mais je vais vous le révéler, oui, je vous livre ma déflagration d'écartelée, oui, je suis moi, oui, l'Origine du monde, votre mère à tous, et oui, écoutez, votre père, oui, n'est autre oui que le Jugement Dernier. »

« Le désir comprend à la fois l'appétit, le courage, la volonté. »
Aristote, *De l'âme*

La laideur

- Tu as déjà fait l'amour avec une femme laide ?

- Une fois.

- Comment l'avais-tu rencontrée ?

- Par minitel d'abord, c'était nouveau et amusant. Puis je lui avais téléphoné. Elle possédait une voix assez agréable, sensuelle, nous nous étions décrit. Elle se disait « pas mal ». Lorsque je suis arrivé chez elle...

- Pas dans la même journée !

- Si, c'était l'intérêt du jeu, le sida n'existait pas à cette époque.

- C'était quand ?

- Je ne sais plus l'année exacte, mais tu n'avais pas encore eu tes premières règles.

- C'est malin !

- J'arrive donc chez elle, je sonne, elle ouvre sa porte, je tressaille: une gargouille ! J'ai sangloté intérieurement en l'embrassant pour lui dire bonjour.

- Tu exagères !

- Je te jure que non, elle était très positivement infâme. Ce n'est pas une question de jugement personnel: elle était jaillissante de hideur, une « Vénus » paléolithique incarnée, un vrai totem étrusque, le rejeton naturel de Marguerite Duras et de Michel Simon ! Grisâtre grasseuse, à vingt-cinq ans elle en paraissait quarante. Les yeux « bleu pâle », comme elle m'avait dit au téléphone, ça oui, mais à la Sartre !

- Arrête !

- Ne ris pas, je n'invente rien. Elle possédait le regard mi-fuyant sartrien, l'oeil gauche en vadrouille, ou le droit, va savoir ! Je n'osais pas la regarder en face, impossible de deviner lequel était le bon, auquel m'adresser. Je fixais

son nez, une ignoble patate rougeaude, un rhume, c'était ça qui lui avait donné cette voix que j'avais trouvée sensuelle !

- Pourquoi tu n'es pas reparti ?

- Ma satanée politesse, je ne voulais pas la vexer. Elle m'a demandé: « Alors, pas trop déçu ? » J'ai répondu: « Pas du tout *ma belle...* »

- Je ne te crois pas !

- Juré, elle y a eu droit, elle aussi.

- Tu n'avais quand même pas une érection ?

- Pas à ce moment-là. Lorsque nous nous sommes embrassés dans son salon j'ai fermé les yeux, ce que je ne fais jamais d'habitude, je lui ai peloté les jambons sous sa jupe, je me suis frotté à elle comme pour embraser les vapeurs de ma réticence. Je me découvris une propension à l'alpinisme. Je grimpe à l'assaut du monticule, me retrouve sur les genoux de la pieuvre, je geins pour m'exciter davantage, ça l'excite, je la pétris sans ménagement, lui resculpte les seins, lui fais un vigoureux lifting, empoigne son gros cul gélatineux, lui malaxe le bubble-gum... Elle embrassait très convenablement, je dois dire, elle était plutôt plaisante des muqueuses, une anti-métonymie, le contenu contredisait le contenant. Enfin, c'est allé de soi. On s'est précipité dans sa chambre, on s'est déshabillé, je voulais vite en finir par crainte de déblander.

- Elle s'appelait comment ?

- Je ne me souviens plus, Dominique, je crois. En tout cas je la revois, un vrai water-bed: obèse, grasse, laiteuse et râpeuse. Seul son sexe était convenable. J'évitais sa langue qui tentait de me vampiriser, je collais ma joue contre ses lèvres pendant que nous baisions, elle prenait ça pour de la tendresse.

- Ça me rappelle le quatrain de Malherbe que tu adores, tu sais, avec la guenon.

- « Médisant cesse de parler

Des grimaces de la guenuche:

Tu voudrais bien pour l'enfiler

Avoir trois mois la coqueluche. »

C'était moi, tu as raison.

- Et après, vous avez fait quoi ?

- On est allé au supermarché du coin pour le dîner, elle m'a refilé son cabas d'autorité, elle nous voyait déjà mariés, j'étais effaré. Ce fut une grande leçon sur l'incoercible cécité du narcissisme humain. J'ai à peine touché au repas qu'elle avait préparé, je ne pensais qu'à m'en aller. Elle m'a proposé de dormir chez elle, elle voulait me laisser les clés, je n'avais qu'à attendre qu'elle rentre du boulot.

- C'est fou !

- C'est humain.

- Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment tu as pu faire l'amour à une femme aussi laide.

- Ce n'était pas calculé. Une fois sur place ma curiosité naturelle, qui est la clé de sol du sexe, a pris le dessus. Et je me suis conformé à l'idée de Baudelaire.

- Quelle idée ?

- La « jouissance de la laideur ». « Sachez tirer parti de la laideur elle-même; de la vôtre, cela est trop facile; tout le monde sait que Trenk, *la Gueule brûlée*, était adoré des femmes; de la *sienne* ! Voilà qui est plus rare et plus beau, mais que *l'association des idées* rendra facile et naturel... Je plaindrais vivement qui ne comprendrait pas; - une harpe à qui manquerait une corde grave ! »

- C'est à se demander si tu es capable d'amour !

- Voilà autre chose ! Pourquoi serais-je inapte en la matière ? Le premier babouin venu est capable d'amour et moi je serais un infirme de la chose, un

incirconcis du cœur ! Les oiseaux en sont capables, les abeilles aussi, même les puces savantes. En Espagne la plus haute société en est capable, les Lituaniens comme les Lettons le sont aussi, et les Hollandais du vieil Amsterdam, sans parler des Finlandais. Les gens du Siam en sont capables, songe donc aux siamois. Certains Argentins désargentés en sont capables, on dit qu'à Boston même les haricots le sont, et moi je ne le serais pas ! On dit des romantiques éponges qu'elles le sont, tout comme les huîtres d'Oyster Bay. Les clams froids là-bas à Cape Cod le sont contre leur gré, même les paresseuses méduses le sont. Les anguilles électriques, pourrais-je ajouter, en sont capables, bien que cela les choque, je sais bien...

- Mais qu'est-ce que tu racontes !

- Rien chérie, je chante.

Dieu

Sartre se trompe lorsqu'il prétend, dans *L'Être et le Néant*, que « l'homme fondamentalement est désir d'être ». C'est une erreur monumentale qui vient probablement, chez Sartre, d'une lecture bâclée de la Bible.

Sartre n'aimait pas la Bible, il la trouvait barbare. Or ne pas avoir bien lu l'Ancien Testament est rhédibitoire lorsqu'il s'agit de se prononcer sur le désir.

L'homme est foncièrement « désir de néant ». L'expression est de Céline, dans son *Hommage à Zola*. Céline écrit: « Le sadisme unanime actuel procède avant tout d'un désir de néant profondément installé dans l'homme et surtout dans la masse des hommes, une sorte d'impatience amoureuse, à peu près irrésistible, unanime, pour la mort. Avec des coquetteries, bien sûr, mille dénégations; mais le tropisme est là, et d'autant plus puissant qu'il est *parfaitement secret et silencieux*. »

Sartre se trompe à nouveau lorsqu'il prétend que « le sens du désir est en dernier recours le projet d'être Dieu ».

Il est naturel que Sartre ait été incapable d'appréhender la nature du désir. Son strabisme était le sceau de sa pensée, comme la pleine vision d'Apollon est celui de sa fulgurance. Ayant le regard irrémédiablement torve, Sartre ne pouvait par définition l'avoir ailleurs. Son regard était anatomiquement fixe, il lui était impossible de détourner les yeux.

Ainsi, contrairement à ce que dit Sartre, désirer être Dieu témoigne d'une profonde inaptitude au désir, pour des raisons qui touchent à la texture même du Temps.

Le Dieu de la Bible est celui qui *enseigne* le désir, il est dans la position d'un « professeur de désir », d'après l'expression de Philip Roth.

Dieu étant infiniment désirable, il est non seulement le Moteur de tous les désirs dont parlait Aristote, mais aussi leur réservoir.

Bossuet, par exemple, évoque le « Désiré des nations » venant au Temple de Jérusalem. Et Tolstoï (dans *L'Abrégé des Évangiles*), écrit sobrement: « Dieu est mon désir. »

Le Zohar prétend que le « pommier » du jardin d'Eden, d'où vient la pomme qu'Eve tend à Adam (et celle en érection de Cézanne), désigne le Créateur, car « il est le plus désirable et le plus coloré de tous les arbres, si bien qu'aucun ne lui est comparable ».

Dans le verset de la Genèse où Dieu *achève* le monde, l'expression en hébreu qui exprime « il acheva » (כלה) signifie aussi « il désira ». « Mettre fin » et « désirer » sont le même mot en hébreu.

Le septième jour, expliquent les commentateurs, Dieu désirait que toutes les choses qu'il avait créées pendant six jours demeurent pour l'éternité.

Mais on peut aussi comprendre que Dieu est le lieu même de tout désir, la perfection, le parachèvement du désir.

Lieu qui n'est autre que le Temps en soi.

« La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près ! »
Baudelaire, *Le Voyage*

Le face à face



- Pourquoi les as-tu placés ainsi ?
- Comment ça ?
- Dos à dos.
- Je ne sais pas, je les ai punaisés sur le mur, c'est tout.
- C'est intéressant: tu leur as fait se tourner le dos au moment où c'est allé mal entre nous.
- Mais je n'ai pas du tout pensé à ça !
- Souviens-toi, lorsque je te les ai offerts, je t'ai dit que lui c'était moi et elle toi.
- J'aimerais tant les voir en vrai.
- Pas facile. Le Titien est à New York et le Bellini à Vienne. Ne nous plaignons pas, on a vu pire comme reproduction.
- Lui, tu l'as vu quand tu étais à New York ?

- Non, et c'est étrange parce que je me souviens très bien de la Frick Collection, j'y ai passé un après-midi entier, et je revois parfaitement le *Cavalier polonais* de Rembrandt dont j'ai spontanément pensé que c'était moi...



- Toi muni de ton arc et tes flèches, campé sur ton cheval d'un air de défi.

- Oui. Mais je me reconnais davantage, désormais, dans le *Jeune Homme à la fourrure*, avec son extraordinaire chapeau bordeaux clair en forme de livre souple directement ouvert sur la cavité noire de sa pensée.

- Ses yeux sont les tiens, comme ses cheveux, comme son long nez fin.

- C'est vrai. Et sa fourrure resplendissante, sa soyeuse nébride ocellée, sa moelleuse armure tachée d'encre, son étole de lion clair, sa crinière d'ailes !

Et sa main gantée élégamment posée sur le pommeau de son épée en érection contre son estomac, solide sexe d'argent et de nerfs, avec cette sphère au sommet et ce reflet blanc comme un éclair enclos.

- Il est beau ! Je pense que les vers qui lui vont comme son gant sont ceux qui terminent le *Don Juan* de Baudelaire, tu sais:

« Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,
Regardait le sillage et ne daignait rien voir. »

- Tu m'imagines donc aux enfers, chérie. Pour quel inexpiable crime ?

- Tu es bête.

- Et toi tu es belle à ta toilette soyeuse, dans l'angle droit de ton double reflet, avec ton infime sourire, le bras gauche replié sur ta chevelure rousse et ce foulard bleu, ou violet...

- On ira vérifier à Vienne !

- ...couturé de perles. J'aime ce large buste potelé...

- Tu me trouves grosse ?

- Ni grosse ni grasse ni bouffie ni boulotte ni boursouflée ni empâtée ni obèse ni trapue ni rondelette: simplement potelée chérie, c'est ce qui me plaît.

- Je sais bien que tu me trouves grosse.

- J'aime aussi ce drap rouge qui t'enrobe à peine, tel un pétale géant, une fleur de sang froissée dans sa coagulation en spirale.

- Pourquoi du sang ?

- Parce que la *Femme à sa toilette* vient d'avoir ses règles, chérie, c'est l'évidence.

- Avec toi toutes les femmes ont leurs règles !

- Toutes les femmes ont leurs règles un jour ou l'autre. D'où cette délicate mélancolie de son regard, songeur, légèrement las. Et tu sais quel est son poème à elle ?

- Non.

- « Quelle soie aux baumes de temps

Où la Chimère s'exténue

Vaut la torse et native nue

Que, hors de ton miroir, tu tends ! »

- Alors tu es le « princier amant ».

- En effet. Regarde au dos de quand date le Bellini.

- 1515.

- La plus célèbre victoire. Et le Titien ?

- 1515 aussi.

- Tiens. Alors j'ai trouvé leurs vers:

« A des glaciers attentatoires

Je ne sais le naïf péché

Que tu n'auras pas empêché

De rire très haut sa victoire. »

C'est leur baie commune ouverte sur un horizon auroral de montagnes bleues. Tu vois, tu peux les remettre face à face. Ils ne sont plus fâchés.

L'haleine du monde

Dieu, lieu et réservoir de tous les désirs, est le moteur de la création.

Il y a une haleine du monde, une respiration de l'univers. « Buée des buées, tout est buée », dit le roi Salomon dans *L'Ecclésiaste*.

La buée est la trace de la vie en tant qu'elle trouble la vue.

La vie ne vaut que par l'intériorité de la vision. « Le sage a ses yeux dans la tête », dit *L'Ecclésiaste*.

Tout est buée, tout est pris dans une palpitation entre la vue et la voix.

L'univers s'exhibe et se retire en même temps, de même qu'on ne regarde le soleil qu'à s'aveugler. Le monde suit le rythme cardiaque du *tsimtsoum*, la « contraction originaire » de Dieu, qui est ainsi perpétuellement hors de lui.

« L'Éternel a promis de résider dans cette brume », dit Salomon en inaugurant le Temple de Jérusalem, où Dieu, donc, est et n'est pas à la fois.

Comme il est dit: « Dieu est le lieu du monde, mais le monde n'est pas son lieu. »

« Le soleil se lève », dit *L'Ecclésiaste*, « et le soleil se couche, puis il se hâte vers son point de départ, où il se relèvera. »

Le texte dit: « le soleil halète vers son lieu ». C'est un mot ambivalent: שֵׁאָה « haleter », « aspirer », « soupirer », « convoiter », « désirer », « piétiner », « harceler ».

Selon Rachi, le monde est « aspirant à en perdre haleine, avide de retourner à sa place, c'est-à-dire de remplir son rôle ».

Selon Maïmonide, le « lieu », מְקוֹם, désigne plutôt le rang que le lieu concret. Ainsi, lorsque Dieu déclare à Moïse: « Voici un lieu auprès de moi », Maïmonide commente: « Un lieu, c'est-à-dire un degré de spéculation, de pénétration au moyen de l'esprit, et non de pénétration au moyen de l'œil. »

Le Talmud compare le monde entouré par le firmament à une tente que le soleil contourne, comme la tente où Dieu fixe ses rendez-vous à Moïse.

Le temps est une tente, et l'attente est ce qui le tend.

C'est le verbe qui suscite le désir, pas la vue.

Dans le désert, lorsque les Hébreux ne voient plus Moïse, lequel est en conciliabule avec Dieu au sommet du Sinaï, ils réclament un veau d'or, c'est-à-dire un dieu qui se voit.

Leur impatience annule leur récompense, le privilège de désirer le Dieu du désir.

« Il sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui présente, qu'il semble qu'il les ait prévues ou désirées. »
La Rochefoucauld, *Portrait du cardinal de Retz*

L'ironie

- On devrait tenir le livre des comptes de l'existence. On y tracerait deux colonnes, l'une s'intitulerait TROUBADOURISME, l'autre IRONIE.

- Pourquoi « ironie » ?

- Parce qu'il y a incompatibilité d'humeur entre les moires de l'humour et les moues de l'amour. Dans la première colonne on placerait, dans le désordre, le film porno...

- Pourquoi ?

- Promotion du sperme, chérie, c'est évident. « Publicité sur le lieu de vente », comme dans les supermarchés. On y ajouterait la fécondation *in vitro*, dont la pornographie est le très efficace instrument de propagande; la chansonnette évidemment; à peu près tout Hollywood; la mode du sado-masochisme, la philosophie...

- Pourquoi ?

- Platon et le platonisme, *Le Banquet*, l'androgynie, l'utopie politique, etc.

- Quoi d'autre ?

- Les sports d'équipe; l'obscénité illettrée; la publicité, qui est au film porno ce que le Prozac est à Pavlov et Internet à l'hypnose; le terrorisme et les fanatiques, quels qu'ils soient; la haine en général et la critique littéraire en particulier...

- Et dans la colonne IRONIE ?

- Tout Picasso, tout Shakespeare, toutes les chansons de Billie Holiday, toute la théologie catholique et par conséquent toute la peinture occidentale

...

- Et « Aimez-vous les uns les autres » !

- C'est une boutade chérie. Le Christ était un type d'une ironie féroce, du genre à fourguer sa mère à son disciple sur la Croix...

- Mais pourquoi toute la théologie catholique ?

- Parce qu'elle fait passer le verbe avant la chair. Le troubadourisme veut et voit l'inverse.

- Alors Socrate et le *Phédon* sont dans la colonne IRONIE.

- Avec joie.

- Quoi d'autre ?

- L'écriture bien entendu, le sarcasme, la célérité...

- C'est un peu facile, tu mets tout ce que tu aimes dans la colonne IRONIE.

- Je ne mets pas arbitrairement dans la colonne IRONIE tout ce que j'aime: tout ce que j'aime provient de la colonne IRONIE.

- Pourquoi ?

- Je préfère ce qui m'éclaire à ce qui se déclare.

L'épiderme

La nature du désir, dont Dieu incarne, ou plutôt *inscrit* la perfection, est de s'étudier.

Comme le dit Hegel, pensée et volonté ne sont pas chacune dans une poche à part. « La volonté est une forme de la pensée », et le désir une forme de la connaissance. L'esprit dit à ce qu'il appréhende: « Ceci est esprit de mon esprit », comme Adam dit à Eve: « Tu es chair de ma chair et os de mon os. »

La Thora est appelée un « outil désirable » par les docteurs du Talmud.

La Thora en un sens est comme le corps de Dieu. Elle est le tatouage divin, un tatouage qui serait tout le corps divin, forme et fond confondus.

Dieu se roule dans le texte de son désir, comme le juif qui prie s'enroule dans son châle de prières.

L'épiderme est l'organe du désir, à la fois sa source et son vecteur. C'est la raison pour laquelle les images publicitaires du désir, et tous les ersatz capotés qu'on pourra en inventer, mentent profondément.

Le désir vrai, non virtuel, ne trace pas d'abord sa voie par les yeux, ni les oreilles, ni les narines.

Au sens propre, il est ce qu'on a dans la peau.

« En s'approchant de son désir notre intellect va si profond que la mémoire ne peut l'y suivre. »

Dante, *Paradis*

L'amour

- Les préservatifs, dans quelle colonne ?
- TROUBADOURISME, c'est flagrant. Ils servent l'amour, clame la réclame. Elle sait de quoi elle parle.
- C'est de l'ironie ?
- Au contraire.
- Et Dante, tu es bien forcé de le ranger dans la déclamation, non ?
- Hélas, quoique son cas soit complexe. Par exemple lorsque dans la *Vita Nova* l'Amour se déclare à Dante, il œuvre ouvertement pour sa désillusion: « Mon fils, il est temps d'abandonner nos simulacres. » Et puis chez Dante l'Amour a de l'humour: « Pense à m'honorer » dit-il à Dante, qui ajoute: « Chacun de ses mots riait. » On assiste en fait à une transmutation de l'amour. D'abord invalidant dans la *Vita Nova*, annihilant les sensations du poète - « un esprit d'amour détruisait tous les autres esprits sensitifs » -, le rendant aphasique, pesant, inanimé..., tandis que *La Divine Comédie* se parachève par l'amour devenu principe de vision, cause initiale et finale de tout mouvement: « L'amour qui meut le soleil et les autres étoiles. » En lisant Dante on comprend que la formule de saint Jean, « Dieu est amour », signifie logiquement que Dieu échappe à la déclamation, il est l'autonomie amoureuse dans sa lumineuse perfection: « O lumière éternelle qui seule en toi résides, seule te penses, et par toi entendue et t'entendant, ris à toi-même, et t'aimes. »
- Ça signifie que Dieu est un éclat de rire ? Pourquoi dans ce cas n'a-t-on jamais représenté Dieu ou son Fils riant ?

- Parce qu'en tant qu'il se cache, Dieu est aussi ironie.

Avant et après

Dans la Bible, de même qu'il y a transmission de désir du serpent à Adam, en passant par Eve, il y a une transmutation du désir entre l'avant et l'après du péché originel.

Adam ne put désirer Eve que parce qu'il eut les yeux fermés pendant sa création. Le serpent, au contraire, fut saisi de désir en voyant Adam et Eve s'accoupler. Tout son mensonge reposa sur le désir qu'il conçut pour Eve à partir de là.

Avant le péché originel, le désir du serpent est un désir aux yeux ouverts, constitué d'étendue pure puisque le temps n'existe pas. Après, c'est un désir au regard ailleurs.

Le temps s'y est injecté, et la mort avec lui.

L'objet du premier péché, le « pommier », objet du désir, est aussi l'arbre de la « connaissance du bien et du mal ».

Sa nature était telle, disent les commentaires, que celui qui en mangeait avait un penchant plus marqué à faire du mal, autant dire à en consommer davantage.

Le désir est ainsi l'un des châtements d'Eve, après l'affaire du pommier. « Vers ton mari ton désir », dit Dieu à la femme. « La femme, assise sur son lit de couches, promet: Plus jamais je ne m'unirai à mon mari ! » Et Dieu lui rétorque: « Tu reviendras à ton désir, tu reviendras au désir de ton mari ! »

Signe que le désir de la femme et celui du mari sont différents, pour ne pas dire divergents.

Quant au-dit mari: « *Adam connut encore sa femme; elle enfanta un fils.*
Du désir fut ajouté à son désir: hier incapable de la désirer sans l'avoir sous
les yeux, et maintenant la désirant toujours, l'ayant sous les yeux ou non. »

Le désir d'avant le péché est un désir aux yeux ouverts, le regard n'y est
pas ailleurs. Après le péché, le désir a le choix.

Il est désir de ce que l'on a sous les yeux, ou pas.

« A l'homme de profond désir, un signe
A suffi, et les signes furent
Depuis l'aube des temps, le langage des dieux. »
Hölderlin, *Ode à Rousseau*

La joie

- Il y a amour et amour. L'enfer n'est pas tant pavé de bonnes intentions que goudronné d'amour. C'est inscrit sur sa porte: « Puissance divine m'a faite, et la haute sagesse et le premier amour. »

- C'est un paradoxe.

- Disons que l'amour des uns fait l'enfer des autres. Ou leur purgatoire. Ainsi les cordes du fouet qui fustige les envieux sont tressées d'amour, explique Virgile à Dante, car « il faut que le frein soit fait de son contraire ».

- Cela signifie que la déclaration d'amour est tressée de haine ?

- Il semblerait. Les deux mots qui reviennent sans cesse chez Dante sont *amor*, qui est aussi la charité, et *lieta*, la « liesse », la joie. Béatrice est dite *si lieta come bella*, « joyeuse autant que belle ».

- Sans la joie, l'amour est quoi ? prostitution ?

- Convoitise, envie, avarice, vocifération.

- Et sans l'amour, la joie est quoi ?

- Cynisme, sadisme, sourire mauvais de la cruauté, *sardonisme*. Isolés l'un de l'autre, la joie et l'amour sont deux substances froides, aigres, qui attendent le plus souvent en vain leur réunion alchimique, dépérissant de ressentiment chacune dans son éprouvette rance. En revanche, en certaines occasions, si rarissimes qu'elles tiennent du miracle, l'amour joyeux est une charité chaude et lucide, c'est une flamme douée de vue.

- Comme l'ironie ?

- En effet, puisque c'est par charité que l'ironie feint l'ignorance. Elle n'a pas davantage à se déclarer que l'amour en joie, elle se contente de s'écrire: « Je suis homme qui note, quand Amour me souffle, et comme il dicte au cœur, je vais signifiant. »

La mort

Le désir se transmet, comme un virus. Et c'est logique puisque le désir est fait de temps et réside dans le Temps.

Lorsque Dieu dit: « Le jour où tu en mangeras, tu mourras », l'hébreu est: *Mot tamout*, soit: « de mort tu mourras ». Les deux formes, l'une au masculin (מוֹת), l'autre au féminin (תָּמוּת), correspondent à Adam et Eve.

Il y a deux types de mort, comme il y a deux types de désirs, donc de temporalités.

L'une des deux expressions, en hébreu, est d'ailleurs au présent (מוֹת), l'autre au futur (תָּמוּת). La première s'applique à Adam et Eve, l'autre s'applique à leur descendance.

Transmission du désir, du temps, de la mort.

Pourquoi ne furent-ils pas punis immédiatement de mort ?

Parce que Dieu eut pitié d'Adam et lui accorda une de ses journées. Or une journée divine correspond à mille années humaines, selon un *Psaume*: « Car mille ans sont à Tes yeux comme le jour d'hier. »

Pourtant Adam ne vécut, selon la Bible, que 930 ans.

C'est qu'il avait appris, par une prophétie, que son descendant le roi David, messie et ancêtre du Messie, devait mourir à la naissance pour empêcher un crime de concupiscence: il allait désirer, *en la voyant*, Bethsabée, la femme d'Urie le Hittite, et envoyer au combat le mari pour récupérer sa femme, qui sera la mère de Salomon.

Par solidarité, Adam prit sur sa part de temps de mille ans une portion de 70 années, qu'il offrit d'avance à David.

Il existe bien un parallèle entre la transmission du désir, du serpent à Eve puis d'Eve à Adam, et une transmission de temporalité, de Dieu à Adam et d'Adam à David.

Mais c'est une temporalité relative, élastique. Comme le désir.

« Le désir s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin. »

Lacan, *Subversion du sujet et dialectique du désir*

Le tatouage

- Je t'ai déjà montré cette photo en noir et blanc d'un détenu américain portant tatoué sur toute la largeur de ses omoplates le visage d'une femme ?



- Je la trouve assez belle.

- Oui. On dirait une actrice des années vingt, Mary Pickford. Ou encore toi aux cheveux longs.

- Je n'ai quand même pas un visage aussi rond.

- Si si. D'ailleurs je l'ajoute très officiellement à la liste de tes portraits à travers l'espace et le temps, avec la *Bienheureuse Pasitea Crogi*, la *Femme de profil* de Piero di Cosimo, la *Jeune Fille au turban* de Vermeer, le *Buste de femme* de Francesco Laurana et la *Tête de femme* anonyme du XIV^e siècle que j'ai déniché au musée d'Arras.



- Regarde, on distingue d'autres tatouages sur le haut de ses épaules.

- Celui-là est très intrigant, c'est comme un fardeau d'encre, un envoûtement épidermique, une égide de chair qui l'oblige à courber le dos, tu vois ? On distingue son épine dorsale de crocodile juste au-dessous et au-dessus du beau visage lisse.

- Il porte sa femme...

- Ou sa mère...

- Ou sa fille, sur le dos, comme saint Christophe porte Jésus.

- Ou comme Jésus porte sa croix.

- Ou comme Atlas supporte le monde.

- Il est possédé. A la place précise où pourraient s'attacher des ailes il exhibe, comme suinté depuis l'intérieur de son corps, une égide écarquillée, une Méduse pétrifiante chargée de le protéger.

- De quoi ? de qui ?

- Qui sait ? Elle est son Eve à lui.

- Il ne la voit jamais.

- Il ne le pourrait qu'à condition de se placer entre deux glaces, il serait alors médusé par l'écho multiple de ce regard dont l'intensité s'est incrustée en lui. Il verrait alors ces cils cernés de mascara délavé, ces sourcils en queue de comète, ce charmant petit nez épaté et pincé, cette bouche pulpeuse esquissant un demi-sourire en coin, tu vois ? C'est presque un rictus, « j'y suis j'y reste ! » semble-t-elle prévenir. Elle illustre la gravité du désir, aux deux sens du mot *gravité*, force d'aimantation et sérieux spirituel.

- Peut-être est-ce la femme qu'il aime ? peut-être veut-il la cacher à tous les autres ? peut-être le protège-t-elle contre ce qu'il ne peut voir venir ? Ils sont dos à dos, luttant contre l'adversité comme nous devrions le faire nous deux. Mais avec toi c'est le contraire, tu t'es toujours enfui aux moments où j'avais le plus besoin de toi.

- Je ne suis pas ton tatouage, chérie.
- Lui au moins sait prouver qu'il l'aime à la femme qu'il aime.
- Peut-être en a-t-il simplement plein le dos.

La pomme

La Thora est un « outil désirable » précisément en ce qu'elle ne connaît pas « d'avant ni d'après » - formule talmudique qui ressemble à un mot de Picasso disant que l'art est sans passé et sans futur.

La substance du désir étant le temps, il est à la fois ce qu'il y a de plus inconsistant et de moins fragile. « Pourquoi rêver d'une femme, contrairement à un autre rêve, peut épuiser un homme ? », demande-t-on dans le Midrach. « Parce la création de la femme n'a pas son origine ailleurs que dans le rêve. » Elle a été tirée, en effet, du sommeil même d'Adam.



Eve tendant la pomme, du Corrège, est la fille de *L'Origine du monde*, la petite-fille d'*Avant la Création*.

Il faut prendre au sérieux une sanguine, c'est une hémorragie du désir. La palpitation vitale du monde est née d'une fiole d'encre rouge renversée sur le tissu du destin.

Eve reste suspendue dans son envol, elle tend indéfiniment cette pomme qui va détendre le Temps comme un arc, puisque c'est de la Mort que ce splendide geste accouche.

Elle ne l'a pas encore donnée, cette pomme, puisqu'elle la tend. Or, si nous sommes là à la contempler tendre et attendre, c'est bien que la pomme a depuis longtemps été consommée, et mal digérée.

Eve est belle, avec son petit sein droit en forme de... poire !

Tous et toutes nous descendons de cette tension potelée. Tous et toutes nous dépendons de cette pomme évanescence.

Que dit Eve ?

Elle ne parle pas, elle écoute.

C'est là son charme.

« Un soir, en passant dans un couloir, le désir de chacun avait découvert le désir de l'autre, parce que le désir rend ingénieux et peut-être surtout parce que ce qui est fait physiquement pour s'unir, s'unit sans une hésitation plus longue que le phosphore et le soufre quand vous frottez une allumette. »

Proust, *Jean Santeuil*

La trompette et le saxo

- Viens contre moi.
- Attends, j'ai envie de fumer une cigarette.
- Tu peux la fumer sur le canapé. Je prends le cendrier pour nous deux.

Tu veux un petit cigare ?

- Non merci, je préfère mes cigarettes.
- Tu veux un autre verre de jus d'orange ?
- Oui.
- Tu aimes quand je souffle là ?
- Hmmm, j'adore.
- Roooooooooooooo.
- Hmmm !
- Roooooo, vrrrrrrr.
- Hiiiiii... hmmm.
- Rrrr, rrrr, rrrr... Tu aimes quand je fais le lion ?
- Hiiii, hmmm. Tu me donnes des frissons.
- Hmmm, j'adore lécher tes aisselles, chérie.
- Hiii, tu me chatouilles.
- Pose ta cigarette un peu, hmmm.
- Tu aimes quand je te caresse là ?
- Hmmm. Elle a bon goût ta langue !
- Merci chérie, toi aussi tu as bon goût.
- Oh non, moi je dois sentir la cigarette.
- Mais non, hmmm, hmmm.
- Hmmm.

- Enlève tes chaussures ma beauté, qu'on puisse s'allonger complètement. Tu aimes quand je te caresse là ?

- Oui, mais ne demande pas.

- Et là, avec ma langue ?

- Chut, pourquoi tu demandes ?

- Je suis curieux.

- Même pendant qu'on fait l'amour tu demandes.

- J'aime savoir. Comment ça se dégrafe ce truc ?

- Hmmm, hiii ! Tu me chatouilles !

- Rooo, rooo, ruuuu.

- Hi hi !

- Ha ha ha ! Tu trouves que je suis trop bavard ? Comment étaient les garçons que tu as connus avant moi ? L'abruti, là, c'était quoi déjà son prénom ?

- Arrête, hi hi hi.

- Pourquoi les femmes aiment-elles autant la jalousie ?

- Tu fais semblant, tu n'es même pas jaloux.

- C'est pour te faire rire, chérie. Ouuuh, pas sur le côté, tu as les mains froides.

- Haaaa !

- Arrête ma beauté, mets-les ici le temps qu'elles se réchauffent.

- Toi elles sont brûlantes.

- Je suis un animal à sang chaud, un calorifère humain. Alors, réponds-moi, je suis trop bavard ?

- Ce n'est pas ça, j'aime quand tu dis des choses, mais toi tu poses des questions, tu me demandes si c'est bon, tu ne me laisses pas le temps de te le dire, et après c'est l'excès inverse, tu ne dis plus rien, à se demander si tu ne t'ennuies pas.

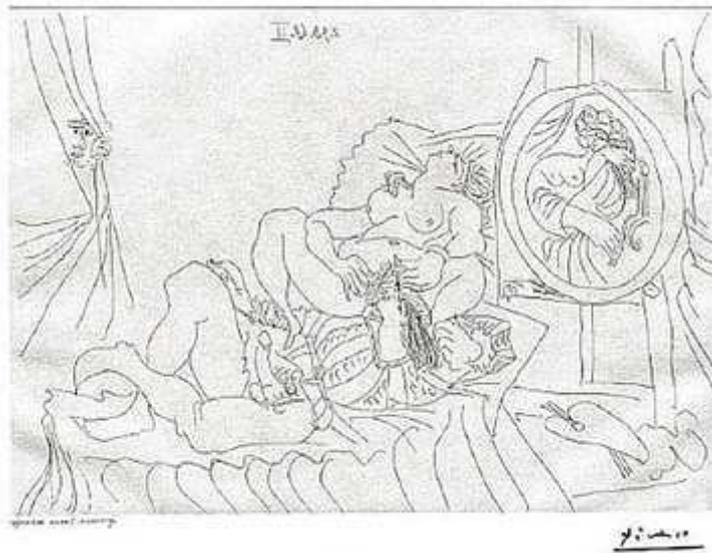
- Tu es folle, j'adore ça.

- Et puis juste un grognement quand tu éjacules.
- Je préfère nous écouter, et lorsque tu jouis je t'ouïs, et je m'entends aussi. D'ailleurs je ne grogne pas, je fais une citation.
- Qu'est-ce que tu racontes !
- Je fais « humph », c'est un morceau de Thelonious Monk. Tiens, soulève-toi, que je puisse me lever, je vais te mettre le disque.
- Oooh, je n'ai pas envie de bouger.
- Ooooh hisse !
- Hi hi.
- Déshabille-toi chérie, je ferme les rideaux. Tu veux que je t'apporte un autre jus d'orange ?
- Non merci, tout à l'heure.
- Écoute, ça commence par un court solo de batterie comme pour annoncer un numéro de trapèze volant. Puis viennent les vrilles ondulantes de la trompette et du saxo. Ils sont en phase, tu entends ? Ils oscillent collés l'un à l'autre
- Ils font l'amour.
- Le saxophone c'est toi et la trompette c'est moi.
- Il y a des hauts, des bas, comme aux montagnes russes.
- D'abord ils dévalent en piqué puis le saxo remonte la pente poussé par les à-coups de la trompette, comme je te pousse par les fesses quand nous montons un escalier. Elle est sous lui, c'est-à-dire qu'*il* est sous *elle* puisque je suis la trompette et que tu es le saxo. Maintenant ils redescendent encore une fois. Maintenant écoute, le saxo jouit longuement et rapidement, comme toi. Maintenant la trompette barrit.
- Elle braille et elle rit, comme toi.

- Maintenant ils conversent. Chacun a ses arguments cuivrés. Le saxo accélère sa volute jaune chaude, pris dans les éclats de voix de la trompette qui le transperce de ses flèches d'air.

- Et le piano ?

- Il observe tout, dissimulé derrière la tenture de la batterie, comme dans l'eau-forte obscène de Picasso, tu sais, celle qui est sur mon mur. Il a tout organisé, il écarte le lourd rideau d'une main qui n'est autre que le pied droit



de Monk nageant dans la marge du rythme, tu sais, je te l'ai montré dans ce concert filmé à Oslo. Il pointe à travers le rideau sonore son visage, c'est-à-dire en l'occurrence sa main droite, au petit doigt de laquelle il replace de temps en temps la grosse bague comme on règle le viseur d'un instrument d'optique.



- C'est comme dans un Picasso, rien n'est à sa place.

- Tout est à sa vraie place. L'œil écoute, la main voit, le pied peint, le sexe sent, l'oreille entend, le cerveau ondule. Maintenant le piano intervient carrément. Il ne faut pas oublier que le trouvère de l'aquatinte qui hume le sexe de la Fornarina renversée est aussi le peintre. Il a déposé sa palette au pied du lit comme moi ma montre.

- Hmmm. Il est doux ton sexe, c'est l'endroit le plus doux de ton corps.

- Quel goût il a ?

- C'est bon.

- Retourne-toi chérie.

- Hmmm, hmmm, hmmm.

- J'adore ça chérie, j'adore le goût de ton sexe.

- Hmm, hmm.

- Tu veux venir sur moi ?

- Non, après. Houu, houu, houu.

- C'est bon chérie ?

- Houu, houuoui, encore, houu...

- Doucement ma beauté, on ralentit.

- Houu, viens, je viens sur toi.

- D'accord, attention, mets ta jambe là, on se tourne, hop.

- Ha ha, hmm.

- Vas-y chérie, remue doucement.

- Houu, houu, houu, c'est bon, houu, houu, encore, plus vite, houu, houu, houu, encore, encore, houu, houu, viens, ne t'arrête pas, viens, maintenant, houu, tu peux houu, tu peux venir, houu, houu.

- HUMPH !

Piano, cymbale, caisse claire, saxo, trompette et rideau.

Stéphane Zagdanski